

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

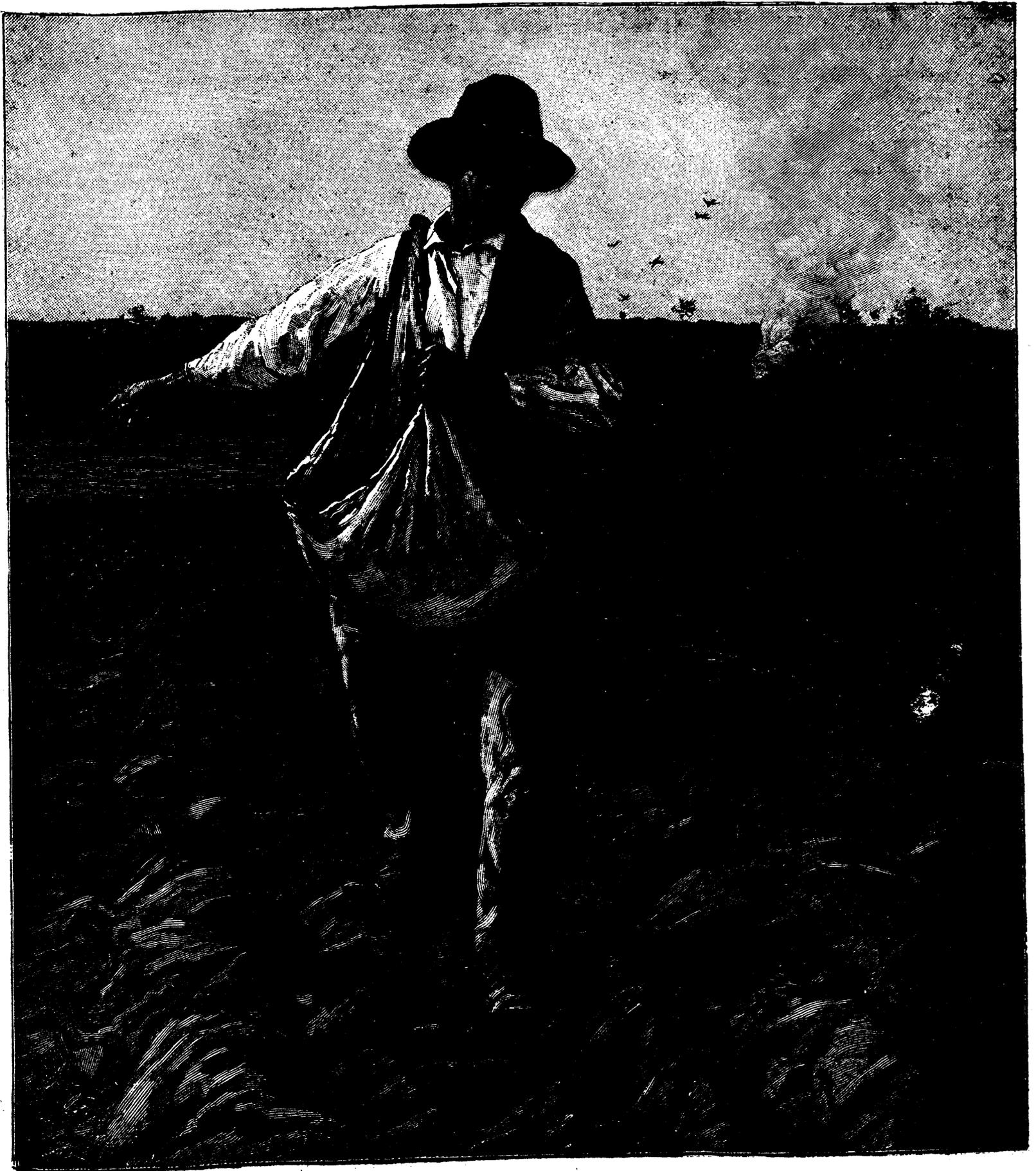
Un An, \$3.00 Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts . . . 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 211. — SAMEDI, 19 MAI 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — LE SEMEUR. — Tableau de M. Eug. Burnand

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 MAI 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledien.—Causerie, par Marguerita.—Le sémur.—Étymologie.—Une promenade à Jérusalem, par Philippe Cantemarche—Hogarth, par Varaine.—Science amusante.—Connaissances utiles.—Usages et coutumes, par Ann Sèph.—Récréations de la Famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Beaux-arts : Le sémur.—Le printemps.—La porte St-Etienne à Jérusalem.—Gravure du feuilleton.

NOS PRIMES

M. C. D. L. Dufresne, de St-Athanase d'Iberville, a gagné la prime de \$50.00, et M. Joseph Gagné, 156, rue Saint-Dominique Montréal, celle de \$25.00, à notre dernier tirage mensuelle.

Nous prions les personnes qui ont des numéros gagnants de faire leurs réclamations le plus tôt possible.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication d'un grand roman de M. Chs Simond,

L'EXPIATION

qui sera suivi, nous n'en doutons pas, avec le plus grand intérêt.

En quelques années, sans bruit, sans effort, par la seule impulsion de son talent, M. Charles Simond a su se placer au premier rang de ces écrivains d'élites, qui mettent leur plume au service du bien et du beau.

Dans toutes les familles on lit et relit ses ouvrages avec avidité, et l'apparition du nouveau roman de cet écrivain distingué, "L'Expiation," sera un véritable événement littéraire.

"L'Expiation" aura, nous n'en doutons pas, un grand retentissement. "C'est du Dumas chrétien et moral, du meilleur Paul Féval." Nous n'avons pas à raconter ici le drame, ce serait priver nos lecteurs du charme de la surprise. Mais nous pouvons leur donner l'assurance qu'il y a peu d'œuvres aussi poignantes, aussi habilement charpentées, aussi étonnamment mouvementées, aussi touchantes et aussi morales.

Rien de faux ni de ponctif, aucune facture de procédé, les situations naissent des entrailles du sujet, et ce sujet même est d'une originalité si puissante, les scènes y évoluent avec une si pleine entente de l'effet à produire, que les cœurs les plus rebelles à vibrer tressaillent et sont séduits de page en page. Quoi de plus exquis que la peinture des deux jeunes filles, créatures angéliques, apaisant par leur tendresse et leur piété la vengeance d'hommes malheureux, victimes des plus lâches forfaits! Quoi de plus superbement sculpté que ce caractère de Michel Herbin, aimant avec le même héroïsme la science, l'honneur, la famille et Dieu! Quoi de plus hardiment conçu que cette incarnation de l'ambition effrénée, ce grand d'Espagne, fatalement conduit à pactiser avec les scélérats les plus abjects, et atteint au cœur par la justice divine au moment où il se croit le plus sûr du triomphe et de l'impunité! Quoi de plus dramatique que le châtement du faussaire! Quoi de plus navrant que la folie de la pauvre Bienvenue! Quoi de plus édifiant que ces tableaux, si supérieurement enlevés, de la charité et du dévouement inspirés par la foi!

Rapidité et coloris du récit, véracité et entrain du dialogue, intensité de l'action, multiplicité des épisodes, tout concourent à faire prévoir que l'accueil réservé à "L'Expiation," par les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, sera des plus sympathiques.

Ajoutons que le roman est illustré par M. Ed. Zier, l'interprète fidèle et toujours heureux dont le crayon fixe admirablement la pensée de l'auteur en assurant à l'œuvre un plus grand prix.



COMME on avait causé longtemps et qu'on ne savait plus que dire, on en était arrivé à parler du général Boulanger.

Avez-vous remarqué que chaque fois qu'un ou deux Français se trouvent parmi d'autres personnes on en arrive infailliblement à faire cette question aux fils de Pharamond, de douteuse mémoire : « Que pensez-vous de Boulanger ? Etes-vous Boulangiste ou pas Boulangiste ? » et vlan ! le feu est aux poudres !

Autrefois, il y a de cela deux ou trois cents jours, on parlait de Sarah, la grande Sarah, ou de Lesseps, le grand Français,—une juive encombrante et un modeste de génie—; au mois de mars il n'était bruit que du procès des détectives de Montréal ; il y a quinze jours on entendait dire quelques mots des élections ou du pont de Québec, mais la Boulangermanie a fait tant de progrès qu'il nous manque quelque chose quand on passe une heure sans parler de cet étrange général qu'une faute du ministère a rendu plus célèbre que s'il avait gagné trois batailles rangées.

On discutait donc les mérites du général Boulanger et déjà on s'échauffait un peu, quand un bruit de cuivres porté par les vagues du Nord nous entra dans les oreilles.

C'était une musique militaire qui jouait : *En revenant de la Revue*. Encore du Boulanger, partout du Boulanger !

** C'était le 9e de Québec — car je vous écris de Québec aujourd'hui — qui venait de se ranger en bataille, sur l'Esplanade, pour faire ensuite les exercices de bataillon en présence d'un lieutenant-colonel inspecteur et de plusieurs autres officiers supérieurs du même genre.

Québec est la ville des colonels.

Le 9e est un bataillon essentiellement canadien-français, tout comme le 65e de Montréal, mais, pour être juste, je dois reconnaître que les Québécois manœuvrent mieux encore que les Montréalais.

Je sais bien que ceux-ci vont me faire des yeux gros comme ça, mais comme « la presse est le sacerdoce de la pensée, » style Prud'homme, je dois la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, « à mes contemporains, » comme dit le grand Buies. C'est un splendide bataillon, très bien commandé, et on sent, en voyant manœuvrer ces jeunes soldats qui n'ont pas plus de six semaines ou deux mois d'exercices, qu'on pourrait en faire au besoin d'excellents troupiers.

Leur marche dénote l'élasticité du jarret, le ressort qui se détend bien et la solidité du pas.

On me dit qu'un des jeunes officiers de ce corps doit s'engager prochainement dans la Légion étrangère et suivre ainsi l'exemple du lieutenant Chartrand.

Bravo ! les Canadiens ont toujours été représentés dignement dans l'armée française, et la mère-patrie se souvient toujours des noms de nos compatriotes qui ont servi sous ses drapeaux : le général de Lévy, les deux amiraux de Vaudreuil, le vice-amiral Bedout, le vice-amiral Martin, les capitaines de vaisseau Denys de Bonaventure, L'Echelle, puis Casault, de Bellefeuille, Arthur Ta-chereau, Faucher de Saint-Maurice, Eustache Comte, Jean-Louis Renaud, Ayotte, etc., etc., tous ceux enfin dont Faucher de Saint-Maurice a raconté les hauts faits.

** Il y a des gens supérieurement mal faits, toujours grinçant, critiquant, ils sont venus au monde en rechignant et ont toujours continué le même genre de vie, ne produisant rien, eunuques dangereux, machines à vapeur sans chaudière, fusils sans détente.

L'un d'eux a écrit dernièrement à un journal de Québec, la *Justice*, pour se plaindre des concours littéraires du MONDE ILLUSTRÉ, dont les prix sont donnés par des citoyens généreux ; il trouve que tout va mal, qu'un seul résultat n'a été connu jusqu'à présent, etc., etc.

Il va même plus loin, il fait la confidence suivante :

Un riche citoyen me disait l'autre jour : « J'avais eu l'intention d'offrir un prix pour les concours du MONDE ILLUSTRÉ, mais j'ai renoncé à cette idée en voyant la lenteur qu'on apporte dans la décision de ces joutes de la pensée, et le peu de satisfaction qu'il n semble vouloir procurer aux donateurs et aux concurrents sérieux. »

Le riche citoyen en question m'a tout l'air d'avoir la cervelle bien pauvre, ou bien il a été cruellement calomnié par le correspondant de la *Justice*.

Comment, voici un Crésus qui a eu une idée et il y a renoncé si vite ; mais c'est un fumiste ! un vrai monteur de poésie piémontais ! !

Les quelques rares personnes qui ont fondé les prix des concours du MONDE ILLUSTRÉ, ont fait la chose convenablement et d'une manière toute spontanée, ils ont répondu à l'appel que j'avais fait aux citoyens qui désirent encourager la littérature canadienne, mais il est parfaitement entendu que LE MONDE ILLUSTRÉ ne va pas prendre sur lui de donner un prix sans savoir pourquoi.

Pour qu'il y ait concours, il faut qu'il y ait au moins deux concurrents, et déjà une fois il nous est arrivé de ne recevoir qu'un manuscrit. Que nous restait-il à faire en ce cas ? Remettre le concours à plus tard. C'est ce que nous avons fait.

Une autre fois—cela fait deux sur quatre— nous avons reçu trois manuscrits, d'un mauvais, d'une platitude incroyable. A qui la faute ?

Ah ! vous ne savez pas ce qu'il en coûte de contester l'infériorité trop évidente d'un mauvais écrit, quand on s'attend à en recevoir de bons.

** Pour que des concours dans le genre de ceux du MONDE ILLUSTRÉ puissent réussir complètement, deux éléments sont absolument indispensables : des donateurs de prix et des concurrents.

Les donateurs sont rares, très rares, et si les critiques voulaient seulement offrir chacun un prix, ils seraient bien vite convaincus qu'il n'est pas toujours facile de le donner et que notre journal, vu la publicité qu'il donne à ces concours, grâce à l'obligeance de nos confrères, ne peut honnêtement être responsable du retard qu'apportent les concurrents à envoyer leurs manuscrits.

Au reste, un des rédacteurs de la *Justice*, que je ne connais pas mais que je remercie sincèrement, a répondu d'une manière très claire à son correspondant et a terminé par ces lignes très justes :

A nos yeux, les organisateurs de ces intéressantes joutes littéraires ne sont pas autant à blâmer que le prétend notre correspondant. Un concours par mois, c'est gros : le mouvement était peut être un peu *allegro* pour les concurrents.

Oui, c'est gros, mais le mouvement prendra, si nous sommes secondés. On n'a pas bâti Paris en un jour.

** On parlait l'autre jour d'un mariage à la vapeur fait à Montréal entre jeunes gens qui s'étaient vus pour la première fois, et l'on blâmait, avec beaucoup de raison, la précipitation qui accompagne parfois cet acte si grave.

Sans désirer que l'on imite de nos jours l'exemple donné par le biblique Jacob faisant la cour pendant quatorze ans à Rachel, je trouve que les Indiens du Vénézuëla suivent une excellente coutume pour empêcher les unions trop hâtives.

Lorsqu'un Indien, nous disent les voyageurs, jette les yeux sur une jeune fille et qu'il est agréé des parents, il reçoit d'eux un morceau de quartz brut, choisi parmi les plus durs et les plus transparents ; il doit le travailler lui-même, le polir, l'amener à l'état d'un cylindre d'environ cinq pouces de longueur sur un pouce de diamètre et le percer d'un trou étroit vers l'une des extrémités, afin d'y passer un cordon garni de plumes de perroquet. Il va alors l'offrir à la jeune Indienne et le lui attache au cou en signe de fiançailles.

La préparation de cette pierre, en raison de la dureté du quartz et de l'absence d'outils, est d'une grande difficulté, exige une longue patience et demande un laps de temps considérable.

Mais, dans notre siècle de téléphone, combien de Canadiens consentiraient à polir cette pierre des fiançailles ?

. On constate qu'il y a cette année un très grand nombre de maisons non louées à Montréal, et je vous assure que je ne suis pas fâché de constater ce résultat dont personne, du reste, ne peut avoir sujet de se plaindre.

Les propriétaires, moins surtout que les locataires, ont le droit de regretter cet état de choses qu'ils ont fait naître par leurs prétentions ridicules et souvent par leur conduite féroce envers ceux qu'ils ont exploités sans vergogne en leur louant des bicoques à des prix fous et en leur faisant des promesses qu'ils ne tiennent presque jamais.

L'augmentation des loyers n'étant nullement en rapport avec l'élévation des traitements et des salaires, l'équilibre est détruit et il ne pourra être rétabli que quand les propriétaires auront compris à leurs dépens qu'il n'est pas bon de trop se moquer du monde.

Loin de moi toute idée de socialisme ou d'autres nouveautés se terminant en isme, mais comme chat échaudé craint l'eau froide, il m'est bien permis, dans l'intérêt de mes semblables, de jeter le cri d'alarme :

—Locataires, gare à vous !

. Une chose que je ne puis comprendre, c'est que les sauvages du Nord Ouest, n'ayant pas de propriétaires, puissent crever de faim, comme on nous le dit, et j'avais toujours envié le sort de ces enfants de la prairie qui ont été assez heureux jusqu'à présent pour n'avoir jamais eu de relations qu'avec les vautours de la plaine.

Cependant, s'il faut en croire Gabriel Dumont, et je ne vois pas pourquoi je n'ajouterais pas foi à ce qu'il dit, les sauvages n'ont rien à se mettre sous la dent, et ils en ont été réduits dernièrement—je puis toujours à la même source—à manger la belle-mère d'un de leurs semblables.

La manie de persécuter les belles mères, qui commence à être passée de mode chez les peuples civilisés, semble avoir été transplantée chez les braves et purs enfants de la nature, mais on voit qu'ils n'ont pas la manière de s'en servir, car jamais gendre blanc n'a trouvé sa belle-mère bonne à croquer ; ô naïveté de l'innocence !

Plaisanterie à part, il paraît que ces pauvres diables de race rouge sont dans un dénûment incroyable et ce qui me ferait croire une fois de plus que la chose est bien vraie, c'est qu'ils ne se plaignent nullement du gouvernement, comme le feraient des gens civilisés pour qui le gouvernement est la source de tous les malheurs, non, ils disent tout simplement qu'ils sont maltraités par les agents chargés de les protéger et loin de tirer un coup de fusil sur le bipède qui les ennuie, ils se contentent de manger une vieille femme.

Moi, j'aurais fait tout le contraire, mais étant civilisé, je suis méchant.

. Je vous l'ai dit, la Boulangermanie m'envahit :

Où est le temps où Colline se plaignait amèrement de ce que les écrivains gagnaient à peine de quoi mourir de faim ?

Qu'il est loin le jour où le spirituel bohème parodiait ainsi d'un air navré les vers du grand poète :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture
Et sa bonté s'arrête à la littérature !

Voici qu'un écrivain, qui ne fait pas son métier d'écrire, vient de vendre un manuscrit très court et ne contenant aucun fait nouveau, sur l'invasion allemande, pour la somme très respectable de quarante mille piastres !

Non seulement l'auteur a vendu, mais il a touché, palpé le prix de la vente.

Mais les jeunes gens qui se décident à faire la cour aux Filles de mémoire, ainsi que les Grecs nommaient les Muses, ne doivent pas s'attendre à vendre leurs vers ou leur prose aussi cher du premier coup.

Pour trouver un éditeur qui dénonce ainsi les cordons de sa bourse, il faut avant d'écrire une seule ligne, avoir été général, puis ministre de la guerre, etc., redevenir simple général, ne plus

l'être du tout, être nommé député, conspué par des milliers d'hommes, adoré par des milliers de citoyens, être boulanger sans faire de pain, parler, discourir, faire parler plus encore, se faire caricaturer, chanter, ridiculiser, exalter, etc, etc.

Quand vous aurez fait et que vous aurez été tout cela, prenez alors votre plume ou faites même écrire par le premier venu ce que vous voudrez ou ce qu'il voudra, et on vous offrira quarante mille dollars !

Le général Boulanger est sans doute un très bon soldat, mais je le crois un peu conscrit dans la littérature.

Enfin, on ne discute pas ces choses là, on constate !

Leon Leduc

CAUSERIE

Ici-bas tout renaît, le lys de la vallée,
Le thym de la montagne et le doux serpolet,
Et l'humble violette à la beauté voilée
Dessous l'herbe fleurit au bord du ruisseau !



AIMABLES lectrices et vous non moins bienveillants lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, c'est encore moi qui viens *ex-consensu* bien entendu, vous glisser quelques lignes d'affection.

Ce n'est pas, croyez-moi, que j'espère après dix longs mois de silence vous montrer mon progrès dans l'art de vous plaire ; oh ! non certes, je ne l'essaierai pas, mais il est certains jours où l'âme se sent mieux disposée, où les cordes du cœur savent vibrer avec plus de souplesse, et c'est dans ces moments bénis où l'imagination erre dans des royaumes de céleste harmonie, que moi, l'humble et fièle Marguerita, j'aime à épancher ce tendre organe que Dieu, dans sa prévoyante sollicitude, nous donne pour nous faire goûter plus délicieusement le bonheur.

Oui, chères et aimables lectrices du MONDE ILLUSTRÉ, vous ignorez, j'en suis sûre, ce à quoi je veux vous convier aujourd'hui ?

Ah ! vraiment, gentilles fillettes, n'allez pas croire que je veuille vous raconter une légende, un conte de fée ; non, vous me connaissez, je suis sérieuse de caractère, aimant davantage ce qui tient à l'étude. Eh ! bien, veuillez attendre quelques secondes. Ne vous imaginez pas, non plus, une scène tragique ou comique, oh ! non, pour cela je ne fréquente pas les théâtres ou opéras comiques, mais c'est bien plutôt à une réunion des fidèles, aux pieds des autels de Marie, en ce beau mois de mai qui, comme l'a chanté notre poète collaborateur, Pierre Gigo Dutanel, transforme, dis-je, la terre entière.

.

Hélas ! ils sont bien courts les jours que l'on passe à l'école... Mais comme le souvenir de ces jeunes années fait de bien au cœur !

Je ne sais pas, joyeuses lectrices, si vous partagez mon idée, mais laissez-moi vous dire bien naïvement : Pour moi, cet écho de mon pensionnat m'enivre passionnément !...

Voilà que mardi, 1^{er} mai, pendant qu'une musique grave et sonore rendait la symphonie du beau cantique à Marie, qui se lit comme suit au refrain :

Espoir et vie sont dans tous les cœurs,
Le mois de Marie est le mois des fleurs !

je m'absorbais complètement dans ces chères reminiscences d'un passé joyeux. Et les voix mélodieuses de cette troupe choisie de candides jeunes filles firent résonner longtemps les échos vibrants du sanctuaire de Marie, puis le silence reprit son empire...

Et savez-vous, monsieur le directeur, que ces chants sacrés, en m'enlevant doucement vers des horizons célestes, réveillèrent en moi une pensée terrestre ? Je me dis : Puisque le mois de Marie est le mois des fleurs, pourquoi, toi qui fus si bien accueillie autrefois dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, toi, petite Marguerita, ne serais-tu pas

encore de mise parmi les fleurs qui viennent constamment embaumer ce gracieux journal ?

Avec le courtois encouragement du charmant chroniqueur hebdomadaire, je me suis hasardée à venir encore une fois vous dire, aimable lecteurs et lectrices, que je suis avec non moins de dévouement qu'autrefois,

Votre collaboratrice bien humble,

MARGUERITA.

LE SEMEUR

(Voir gravure)

Nous aimons les contrastes. Notre dernier numéro contenait le portrait d'un des hommes politiques le plus en vue de France. Aujourd'hui, nous nous plaisons à mettre en évidence la tranquille image d'un semeur, jetant dans les sillons le grain qui fait vivre. C'est d'ailleurs le vœu le plus cher de la nation entière que de cultiver dans le calme sa terre fertile, de perfectionner son industrie, d'élargir ses relations commerciales, tout en s'occupant d'art et de littérature.

Sème donc ton blé sans crainte, bon paysan ; il germera malgré les frimas, puis, sortant de son manteau de neige, il verdira la campagne, s'élèvera vers le soleil pour lui emprunter l'ardeur de ses rayons.

Et vous, artiste, brossez, recueillez, vos belles toiles dans les plaines et dans les bois, et choisissez de préférence ces images reposantes du cultivateur semant ou fauchant.

ÉTYMOLOGIE

BRÉSIL

DANS les derniers jours de décembre 1499, le célèbre navigateur espagnol, Vincent Yanez Pinçon, partit de Palos, en Espagne, pour un voyage de découverte. Il dirigea sa course vers le sud-ouest. Le 28 janvier 1500, il aperçut un cap très élevé. Le pieux navigateur le nomma *Santa Maria de la Consolacion*—Sainte Marie de la Consolation. Il est maintenant connu sous le nom de Saint-Augustin et forme l'extrême pointe orientale du Brésil.

Le 24 avril de la même année 1500, le navigateur portugais, Pierre Alvarès Cabral, envoyé à Calicut, dans les Indes, par le roi de Portugal, Emmanuel le Fortuné, fut jeté sur les côtes du Brésil et y débarqua malgré l'opposition des sauvages. Il fit élever une croix sur le bord de la mer et voulut, par respect et par une pieuse reconnaissance, que le pays s'appelât « Terre de Sainte-Croix. » Mais les autres peuples de l'Europe étant venus au Brésil, après lui, changèrent le nom de Sainte-Croix en celui de Brazil ou Brézil, qui est un mot du pays pour signifier une espèce de bois propre à teindre en rouge, et qui y est très abondant.

Ce bois est encore connu en Europe sous le nom de *Bois du Brésil*.

HECTOR SERVADEC.

Un arbre pleureur.—C'est par métamorphose et abus de langage que l'on donne le nom d'arbres pleureurs à tous ceux que nous connaissons et dont le saule demeure le prototype bien connu de tous. Un véritable arbre pleureur, le seul à notre connaissance auquel on puisse véritablement appliquer cette désignation, c'est une espèce de *Cornus*. Un résident des Indes raconte, dans l'*Indian Forester*, que pendant quelques jours, en passant dans un chemin, il fut surpris d'y voir une petite flaque d'eau dont rien ne justifiait la présence. Un jour, lors de son passage, il remarqua qu'il tombe des gouttelettes dans cette flaque, il regarde d'où elles viennent et s'aperçoit qu'elles tombent d'un rameau brisé d'un *Cornus*, qui étend ses branches au-dessus de la flaque d'eau. Au moment où le correspondant écrit, cette singulière pluie de sève dure depuis plus de dix jours, et elle ne paraît pas incommoder autrement l'arbre.



LE PRINTEMPS

A TRAVERS LE MONDE

UNE PROMENADE A JÉRUSALEM

MOUJOURS guidé par mon drogman, je repris donc dès le lendemain matin le cours de mes excursions à l'intérieur et hors des murs de Jérusalem; et je me rappelle que je me décidai tout de suite pour le mont des Oliviers, que je gravis de nouveau à pied, en dépit des objurgations de mon guide, qui ne put me convaincre de prendre un âne et n'osa prendre un lui-même en conséquence, malgré l'envie qu'il en avait. Mais je me bornerai à une revue rapide, et sans ordre rigoureux, des impressions que me procurèrent les promenades des jours suivants, prises en bloc, parce qu'à les détailler jour par jour je serais exposé à de nombreuses redites et contremarches.

J'ai déjà dit qu'en face du mont des Oliviers s'élevaient les constructions du Haram, dominées par la coupole du Roche et la mosquée el-Aksa, édifices sur la plate-forme supérieure du mont Moriach. Le lieu saint musulman est entouré d'une muraille dont les substructions consolident cette plate-forme. En suivant, à partir de la porte St-Etienne, le côté oriental de cette muraille, nous rencontrons bientôt la porte Dorée, présentant extérieurement deux arcades en plein cintre, reposant sur des pilastres à chapiteaux bysantins. Cette porte est murée, parce qu'il est écrit que c'est par là que les chrétiens rentrent dans Jérusalem, et qu'il faut bien prendre ses précautions. Intérieurement, elle présente à peu près les mêmes dispositions architecturales. De place en place dans la muraille, on trouve encadrés des tronçons de colonnes et d'autres débris de décoration architecturale bien faite pour mettre à la torture l'esprit des archéologues, et qu'il faudrait décrire minutieusement ou laisser de côté tout à fait.

Du côté occidental, la muraille de Haram présente trois rangs de vousoirs ayant appartenu à l'arche du viaduc qui, du temps de Joseph, reliait le Temple au Xystus, ou forum de Jérusalem. A partir de là, des maisons particulières cachent cette muraille. Plus loin, c'est le mur des Lamentations des Juifs, illustré par les magnifiques peintures de Bida et de Vereschagine.

Ce mur, dit aussi mur de Salomon, s'étend sur une longueur de 160 pieds, en face des maisons qui limitent de ce côté le quartier de bère. Les lamentations ou plutôt les litanies que les Juifs viennent réciter le long de ce mur, dans la soirée du Vendredi Saint, rappellent les causes qui ont amené la destruction et la disparition du peuple d'Israël; elles sont accompagnées d'autres prières dont l'objet principal est de déterminer Jehovah à hâter la venue du Messie, du libérateur de Jérusalem, que les Juifs attendent toujours. Je crois inutile de m'étendre sur les autres curiosités qu'offrirait l'examen attentif et détaillé de la mu-

raile du Haram, curiosités d'ailleurs peu authentiques en général et d'une assez grande incohérence.

Je n'ai fait que signaler en passant la Voie Douleoureuse; mais il est bien entendu que je l'ai parcourue ensuite d'un bout à l'autre, du moins dans la mesure du possible, car elle se trouve maintenant coupée vers son extrémité par des constructions modernes; et j'ai salué tour à tour la chapelle de la Flagellation; l'emplacement supposé du Pétroire de Plate, aujourd'hui occupé par une caserne; l'arc de l'Ecce Homo; la maison de Lizarre, celle du « mauvais riche »; la colonne brisée qui marque le lieu où s'élevait la maison de sainte Véronique et où elle essaya le visage de Jésus. C'est à peu de distance de cet endroit que la Voie Douleoureuse est barrée par les constructions modernes que nous avons signalées. Pour suivre le chemin de la Croix jusqu'au Calvaire, ou plutôt jusqu'au sépulchre, on est alors forcé de revenir et de prendre une autre voie.

Une excursion dans la vallée de Josaphat et aux environs exige un temps assez considérable pour être bien faite.

En sortant par la porte de Jaffa, on tourne à

tant modernes qu'antiques, car c'est là encore que Juifs et Musulmans se font enterrer aujourd'hui, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Mais c'est des tombeaux antiques que s'occupent exclusivement les visiteurs; ceux-là seuls ont pour eux de l'intérêt, et pour plus d'une raison.

Vers le milieu de la vallée, à quelques pieds du lit desséché du Cétron, on remarque surtout le tombeau de saint Jacques le Mineur et celui de Zacharie, ou du moins les monuments funéraires connus sous ces noms. Le premier est formé d'une vaste excavation à plusieurs étages de chambres-sépulcrales communi quant entre elles, avec une façade drique remarquable sur la vallée, quoique l'entrée en soit située derrière et plus haut que cette façade, où elle donne accès dans un vestibule creusé dans le roc, comme tout le monument, et en communication par un passage ménagé de même avec le tombeau de Zacharie. Celui-ci est un cube de pierre surmonté d'une pyramide quadrangulaire; il est monolithe, isolé entièrement du rocher, et ne présente d'ouverture sur aucune de ses faces.

A cent vingt-cinq pieds environ vers le nord, s'élève un autre monument plus orgueilleux encore d'aspect, différent du tombeau de Zacharie, dont il reproduit l'architecture, en ce que la pyramide quadrangulaire y est remplacée par un tambour cylindrique. C'est le tombeau d'Absalon.

La série des tombeaux se prolonge bien au-delà de ce point où nous nous sommes arrêtés, mais il n'y en a plus d'aussi remarquables à beaucoup près que ceux qui viennent d'être sommairement décrits, et je n'ai pas entrepris d'écrire un guide itinéraire.

J'oublie sans doute bien des choses intéressantes, mais d'un intérêt secondaire, des choses qui certainement ont été décrites déjà, dans quelqu'un, si non dans tous, des nombreux Voyages en Orient ou en Palestine, ou à Jérusalem, ou en Terre Sainte qui ont été publiés depuis moins d'un siècle; mais je crois

avoir donné la physionomie assez exacte de la Cité du Sépulchre à l'époque des fêtes de la Semaine Sainte, ou plutôt des pèlerinages attirés par ces fêtes. C'est le point important.

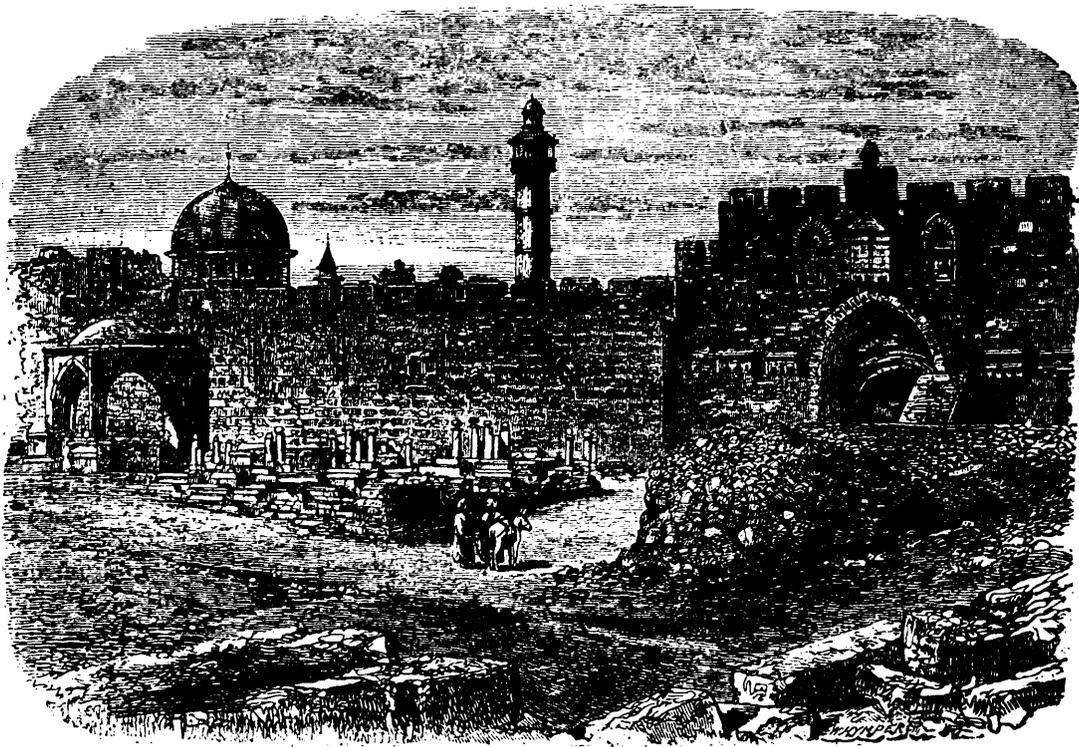
Quant à mes aventures personnelles, aux connaissances nouées à table d'hôte et ailleurs, j'ai hésité à en faire confidence aux lecteurs; mais, tout bien considéré, elles n'en valent pas la peine.

Une autre fois, s'il plaît à Dieu, nous nous éloignerons un peu de Jérusalem; et il se peut que nous visiterions de compagnie Rama, Sichem, et le Carmel et le Thabor, et Beth-aïdat, Capharnüm, et Chorazin, et Nazareth, pour revenir par Damas, Beyrouth et Constantinople; le voyage vaut la peine d'être fait, quoiqu'il y ait peut-être plus de peine que de plaisir à le faire.

PHILIPPE CANTEMARCHE.

Jamais les femmes du monde n'ont tant bavardé et si peu causé. — F. LEGOUVÉ.

Il n'y a personne d'indispensable, personne d'inactif. — G. TOURNADE.



La porte Saint-Etienne à Jérusalem

HOGARTH



Il y a de cela quinze jours tantôt j'étais un soir, vers les dix heures, tranquillement dans ma chambre, à lire un ouvrage de Jules Simon, quand brusquement ma porte s'ouvrit, laissant passer mon père. Arrivant de veillée, il était de suite monté chez moi. Je fus certes surpris de cette brusque entrée, et d'une seconde je fis l'examen de ma conscience. J'étais jeune homme, et que voulez-vous, quand on est jeune homme on commet souvent des folies peu goûtées des parents. Et comme ma conscience me répondait : coupable, je fus inquiet. Mais, oh bonheur ! ce soir-là, je n'eus aucun reproche, et par conséquent, pas de morale. Mon père, sans répondre au regard de morogateur que je lui lançais, s'avança vers ma bibliothèque, vaste meuble ayant appartenu au père de mon grand-père.

—As-tu Wey ? me demanda-t-il anxieusement.
—Non !... mais j'ai ses ouvrages, répondis-je, content de venger ma frayeur par une petite railerie.

Lui, sans y prêter attention :
—Bien ! donne-le moi.
J'obéis, je plonge ma main au fond, tout au fond d'un rayon, et je lui tendis une riche reliure.

Il ouvrit le volume, et avec dédain le jeta violemment sur ma table.

Horreur ! je lui avais donné du Prudhon. Enfin, après quelques recherches, je découvris Wey—pardon, son ouvrage—perdu derrière les trente-cinq volumes de l'encyclopédie de Delloz.

Content, paraissant heureux, mon père s'enfuit avec son bouquin.

Quelques moments après, il m'appela de son bureau.

Quand je fus descendu :
—Adolphe, me dit-il, tu as déjà entendu parler d'Hogarth ?

—Jamais, mon père.

—Eh bien ! sache qu'Hogarth est le plus grand caricaturiste du siècle dernier. Tous ses tableaux sont des chefs-d'œuvre. C'est le Gavarni anglais : mais il y a une différence entre ces deux génies : c'est qu'Hogarth est plus moraliste que Gavarni. Ses satires sur la pécheresse, ses comparaisons entre l'homme travaillant et l'homme paresseux valent de beaucoup un sermon, même celui d'un évêque. Outre ceux que je viens de mentionner, ses tableaux les plus célèbres sont : la porte de Calais et une représentation complète en sept parties des élections du temps. Il montre, dans ces derniers, la corruption établie par les candidats chez les habitants dont ils convoitaient les votes. On y voit les gros bonnets distribuant aux jeunes filles des pièces de monnaies. Ils savent bien, ces malins, que les jolies filles feront de jolies conquêtes sur les sentiments de leurs pères.

—Diable ! ne puis-je m'empêcher de dire, il n'y avait guère de différence entre leurs habitudes et les nôtres.

Mon père, sans approuver ni désapprouver mes paroles, continua :

—Francis Wey raconte qu'Hogarth débuta par son tableau, la porte de Calais. Ce tableau représentait un rassemblement tumultueux où les notables de la ville y étaient montrés sous des formes grotesques, gesticulant, tempêtant près de la grande porte. Cette gravure était une vengeance. Hogarth, ayant débarqué un jour à Calais, y fut pris pour un espion. Les braves gens de la petite ville étaient pacifiques, mais ils n'aimaient pas les Anglais, ils avaient peur que ceux-ci ne leur livra la guerre, et en sachant Hogarth dans leur mur, ils se mirent à sa recherche, le trouvèrent, et allaient l'assommer, quand les notables montrés dans la gravure arrivèrent et arrêtaient le peintre. On l'enferma dans une auberge gardée par deux gendarmes. Mais, comme l'émotion populaire ne se calmait pas, on le fit passer dans son pays avec défense de revenir en France. Hogarth vengea sa mésaventure en esquissant la scène de son arrestation. L'histoire ajoute qu'Hogarth en voya à Calais plusieurs copies de son tableau. Il appert aussi que les bonnes gens de Calais, et surtout les notables, ne goûtèrent pas la chose. Wey ajoute que les ta-

bleaux du grand peintre sont au Musée National de Londres, et qu'il n'y a presque plus de copies...

Et, comme mon père s'arrêta et que l'horloge sonna minuit, je montai à ma chambre.

Je dormis, mais je dormis mal, rêvant d'Hogarth, parlant d'Hogarth. Le lendemain, je demandai à mon père :

—Pourquoi m'avez-vous parlé de cet auteur hier soir ? Vous n'avez pas l'habitude de me faire une biographie.

Il me répondit :
—C'est que j'ai appris qu'une copie complète de ses œuvres doit se vendre par encan, samedi, chez le bonhomme Hiley... Et j'ai tenu à te faire savoir la valeur d'un tel ouvrage.

—Mais comment a-t-il pu l'avoir en sa possession ? demandai-je.

—Je ne sais... C'est extraordinaire. Je suis convaincu qu'il est aujourd'hui le seul possesseur de l'ouvrage au Canada, et peut-être en Angleterre même.

—Allez-vous l'acheter ? dis-je.
—C'est cher, répondit-il laconiquement.

Deux heures après, j'étais chez le père Hiley. Dans un rayon poussiéreux, était deux splendides volumes, sur le dos desquel se trouvait ce nom admiré : Hogarth. Je les ouvris.

Sur la première page, on lisait :

Œuvres complètes d'Hogarth
Texte
Des meilleurs écrivains
Chez
Granshire, à Londres,
1836.

Le vieux me regardait pendant que je lisais. Pour lui montrer que cet ouvrage me laissait indifférent, je lui dis :

Voilà un beau livre d'images. Mais il ne me tente pas. Avez-vous d'autres livres ? Mais tiens, je vais acheter ça pour ma petite sœur. Une piastre pour les deux ?

—No, sir !
—Une et demie.
—No, sir !
—Deux.
—No, sir !
—Trois.
—No, sir !

Diable, pensai-je, le bonhomme saurait-il... Puis, brusquement, je dis :

—Dix piastres.
—No, sir !

J'étais ahuri. Le vieux savait la valeur de son ouvrage. Il allait me le vendre un prix fou. Mais bast ! je marchanderai et je l'aurai, me dis-je.

—Si je vous en donne quinze, fis-je, en me tournant vers lui.

—No, sir !
C'était le coup décisif. Les bras m'en tombèrent. Fâché, je lui dis :

—Combien demandez-vous ?
—Je ne puis vous le laisser, me répondit-il. Il est retenu pour un avocat.

—Et même si je vous offrais deux piastres de plus que celui qui l'a retenu ?

—Ce serait inutile.

Je m'en retournai penaud et colère surtout. Il y avait de quoi. Perdre un si bel ouvrage ! Moi qui était prêt à sacrifier mon Prudhon, mon Simon et même mon cousin afin d'avoir de l'argent pour acheter cette collection. Ah ! du magasin à mon chez moi, j'ai jeté des milliers de mordieu, sacrebleu, et des... Les passants se détournèrent pour me regarder, me paraient sans doute pour un fou. Et ils ne se seraient pas trompés, car réellement je l'étais.

Au dîner, encore pâle de l'émotion de l'avant-midi, je racontai la scène à mon père.

Et lui, presque à chaque de mes phrases, avec un sourire qui m'exaspérait :

—Comme l'autre va être heureux !
Ne désespérant pas de fléchir la volonté du bonhomme Hiley, je retournai chez lui. Mais, oh stupeur ! les deux volumes, les deux trésors n'y étaient plus.

Je questionnai.

—Il est venu les chercher, dit-il.

—Mais qui ? demandai-je hors de moi.

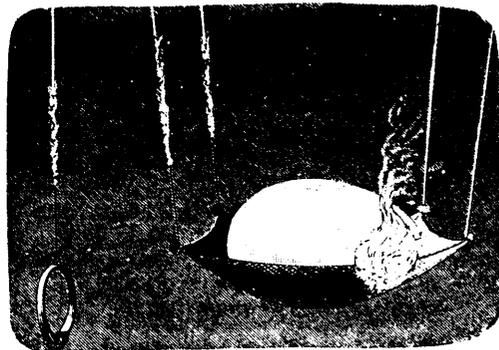
Il me nomma un nom.
Et savez-vous quel était ce nom ?
—C'était mon père.....

En m'en retournant, je fis cette réflexion que je condamne aujourd'hui : Si je ne les ai pas maintenant, je les aurai certainement plus tard. Et allez dire maintenant que le métier de bouquiniste n'est pas une passion.

VARAINE.

Montréal, mai 1888.

LA SCIENCE AMUSANTE



LE PENDU SANS CORDE

Attachez une bague légère à un fil suspendu au plafond, après avoir eu soin de le tremper dans de l'eau fortement salée, puis de le sécher. Annoncez que vous allez brûler le fil sans faire tomber la bague. Le fil brûle, en effet, mais la cendre qu'il laisse après sa combustion est composée de cristaux de sel dont la cohésion est assez forte pour soutenir le poids de l'objet léger attaché au fil.

Cette expérience fort ancienne, appelée avec raison *le pendu sans corde*, peut être présentée d'une autre façon.

Placez un œuf vide dans un petit hamac de mousseline suspendu par quatre fils. Vous aurez à plusieurs reprises fait tremper dans l'eau salée, puis sécher, l'ensemble de la mousseline et des quatre fils.

Mettez le feu au hamac ; la mousseline brûlera, et la flamme gagnera les quatre fils sans que l'œuf tombe de son frère support ; avec beaucoup de soin, vous pourrez même arriver à exécuter l'expérience avec un œuf plein au lieu d'un œuf vide ; ayez seulement la précaution de le faire cuire pour éviter une omelette en cas d'insuccès.

CONNAISSANCES UTILES

Lotion pour les cheveux.—Voici une lotion qui donne aux cheveux un très beau lustre ; elle est, de plus, antipelluculaire. Battez des blancs d'œufs et frottez en votre chevelure de façon à ce que celle-ci soit bien humectée. On lave alors à l'eau froide et on opère une friction avec du rhum mêlé d'eau de roses.

Conservation des tapis.—Les tapis enlevés, bien battus, les étendre et les remplir de feuille de thé vert humide, sortant de la théière et de marc de café que l'on étend également ; on saupoudre de farine ; ensuite on plie les tapis et on les place dans un endroit sec mais obscure. Après quelques mois, on les retrouve non seulement intacts, mais plus brillants de couleur qu'auparavant.

Marquis (Dessert).—Faites un gâteau de biscuits ou pain de Savoie ; laissez-le bien refroidir, coupez le en trois tranches dans le sens de son épaisseur, mettez entre chaque tranche une couche de crème à la manille. Enduisez le tour et le dessus de ce gâteau avec du chocolat fondu sur le feu dans un peu d'eau, 4 onces de chocolat dans 3 cuillerées d'eau ; laissez sécher et servez.

Compotes d'oranges à la Dubarry.—Vous prendrez quatre ou six belles oranges desquelles vous ôterez la peau. Vous les éplucherez proprement en ôtant, le plus que vous pourrez, la seconde peau blanche avec la pointe d'un couteau sans l'écorcher ; coupez vos oranges par quartiers de la grosseur que vous voudrez ou par tranches, et mettez-les dans le sucre, que vous tiendrez chaud pendant une heure, sans qu'il entre en ébullition. Ensuite vous dresserez les quartiers dans le compotier et vous verserez le sirop dessus. Vous servirez cette compote froide.

USAGES ET COUTUMES

ÉVÉNEMENTS DIVERS.—(Suite)

On doit prendre part au bonheur, à la joie de ses amis ; on doit, encore plus, leur témoigner sa sympathie, lorsqu'un malheur tombe sur eux. Viennent-ils à subir une ruine, un échec, une disgrâce, la politesse du cœur exige que nous leur fassions sentir que nous souffrons avec eux. Mais il faut déployer beaucoup de tact. Il est aisé de féliciter chaudement les gens, quand on n'a pas de jalousie dans l'âme ; heureux, ils sont tout disposés à croire que le monde entier se réjouit comme eux, autant qu'eux. Il est plus délicat, plus malaisé de faire comprendre que l'on partage une douleur, une déconvenue, une déception.

Un cœur meurtri par la souffrance demande à être manié avec des précautions infinies ; l'âme ulcérée acquiert soudainement des intuitions étonnantes ; l'oreille d'un malheureux devient d'une telle justesse, d'une telle acuité, qu'elle perçoit la moindre dissonance de la voix et de l'accent. En conséquence, lorsqu'en dépit d'une certaine chaleur de cœur, on manque d'éloquence naturelle, il vaut mieux se borner à serrer la main de celui qui vient d'être frappé par le sort, lever sur lui un regard humide sans parler, plutôt que de lui adresser une de ces consolations banales ou bêtes qui crispent toutes ses fibres atteintes d'une susceptibilité malade.

On court immédiatement chez les gens atteints d'un désastre ou d'un désagrément. Si l'on n'est pas très intime avec eux, on ne reste pas longtemps, on leur exprime, en peu de mots sa sympathie, les vifs regrets du malheur qui leur arrive ; on s'efforce de leur redonner confiance ou courage et, surtout quand on peut leur être de quelque utilité, on leur offre, sans phrases, ses services et ses bons offices.

Dans le cas où le malheur qui vous fait accourir serait un de ceux dont on n'aime pas à parler, pour lesquels il n'est pas de consolations, un de ceux dont on rougit, alors même qu'il est inévitable, mieux vaudrait apporter sa carte cornée. Une amitié ancienne, très éprouvée, peut seule forcer la porte en semblable circonstance. Il est des douleurs qui ont leur pudeur.

Qu'il soit établi seulement qu'on n'a jamais le droit de se montrer indifférent à la joie ou à la peine de ceux qui font partie de nos relations.

Nous ajouterons, même, que si une personne que nous avons aimée ou que nous avons admise dans notre intimité, vient à faillir, nous avons le devoir de lui tendre une main secourable. Il est cruel, il est contraire aux lois du vrai monde de tourner le dos à ceux qui ont commis une faute. Rien n'est plus noble, rien ne ressemble mieux au savoir-vivre que d'essayer de les remettre dans le droit chemin, de les relever dans leur chute, de les couvrir, comme d'un manteau, de la bonne réputation qu'on a acquise. La politesse est une des formes de la bonté et de la générosité ; un homme poli n'a pas le triste courage de traiter durement ceux qui sont assez malheureux pour s'être détournés, un instant des étroits sentiers de l'honneur humain.

Si la faute est tellement grave qu'elle ne puisse attirer d'excuse ni de pardon, on évitera celui qui l'a commise, ou on écartera toute rencontre où il faudrait se montrer impitoyable. Je me rappelle qu'un jeune fille de mes amies venant à croiser, dans la rue, une autre jeune personne, son amie et très intime amie, dont la réputation était entachée, détourna la tête, ne répondit pas au salut que la malheureuse lui avait adressé. Le procédé fut trouvé barbare, car celle envers qui on l'avait employé faillit mourir de honte et de douleur.

L'amitié fait contracter de véritables obligations, et l'on ne peut s'en affranchir aussi complètement.

ANN SEPH.

— Pour prévoir les variations du temps, il suffit d'observer comment les araignées font leur toile. Si les fils de

suspension qui la soutiennent sont très tendus, c'est que le temps va changer. Plus il doit faire beau, plus ces mêmes fils sont longs et lâches. Quand il va pleuvoir, l'araignée reste immobile, et quand elle se remet au travail pendant la pluie, c'est que celle-ci va cesser. L'araignée répare sa toile ou la modifie généralement une fois par jour ; quand on l'y trouve occupée au coucher du soleil, on peut compter sur une nuit claire et calme.

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des États-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne serait peut-être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas à faire \$100 AU DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferions pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de 1c pour frais de poste. Envoyez de suite et rendez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO.,
514, Smithfield St., Pittsburg, Pa

Paine's Celery Compound

POUR LES Personnes Nerveuses, Débiles et Agées.

Cela GUERIT la prostration nerveuse, le mal de tête nerveux, la névralgie, les maladies nerveuses, d'estomac et de foie, et toutes les affections des reins.

TONIQUE POUR LES NERFS.

GEORGE W. BOUTON, STAMFORD, CONN., dit : "Depuis deux ans, je souffrais d'une débilité nerveuse et je remercie Dieu et l'inventeur du grand PAINÉ'S CELERY COMPOUND qui m'a guéri. C'est un remède d'une grande valeur. Puisse-t-il exister toujours. Chacun peut m'écrire pour des renseignements."

UN ALTERNATIF.

ALONZO ABBOTT, WINDSOR, VT., dit : "Je crois que PAINÉ'S CELERY COMPOUND m'a sauvé la vie. Je souffrais d'une humeur interne. Avant de prendre ce remède, j'étais couvert d'une éruption de la tête aux pieds. Elle disparait rapidement et je suis cinq cents fois mieux qu'auparavant."

UN LAXATIF.

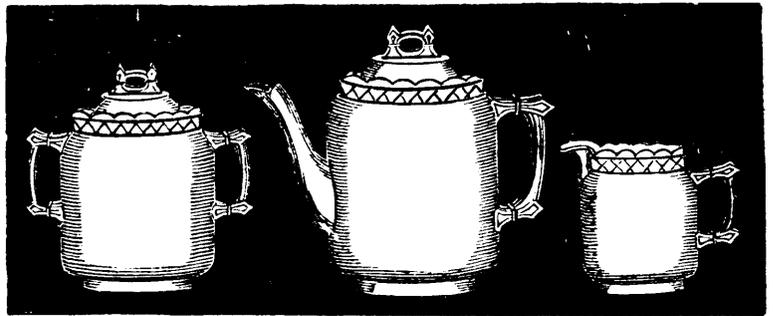
A. C. BEAN, WHITE RIVER JUNCTION, VT., dit : "Depuis dix ans, je souffrais beaucoup de maladies des reins et du foie, accompagnées de dyspepsie et de constipation. Avant de commencer à prendre du CELERY COMPOUND, tout me troublait. Maintenant rien ne me trouble."

UN DIURETIQUE.

GEORGE ABBOTT, SIOUX CITY, IOWA., dit : "Je me suis servi du PAINÉ'S CELERY COMPOUND et il m'a fait plus de bien pour les reins et le dos, que toutes les autres médecines que j'ai jamais prises." Des centaines de témoignages ont été reçus de personnes qui se sont servies de ce remède avec des effets remarquables. Ecrivez pour circulaires.

Prix \$1.00. Vendu par les pharmaciens.
WELLS, RICHARDSON & Co., Prop.
MONTREAL, QUEBEC.

Juste à Temps pour Acheter votre Vaisselle



Venez voir mes nouveaux Services à dîner et à Souper conjoint en Couleur, pouvant accommoder une famille de 3 à 12 personnes,

DEPUIS \$3.50 JUSQU'À \$8.50.

Magnifique Service de Chambre, en Couleur, à \$1.20, \$2.50, \$2.75, \$3.00 et \$3.50.

—MEILLEUR MARCHÉ QUE JAMAIS—

Assortiment général de Verreries à très Bon Marché.

—CHEZ—

L. DENEAU,

Magasin Central de Porcelaine No 2023, rue Notre-Dame
Communication téléphonique 273—A 3 portes du Carré Chabollez

Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI (3½) POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable à son bureau principal, en cette ville, le 24 après VENDREDI, le PREMIER jour de JUIN prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 21 au 31 Mai.

AVIS est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au même endroit, MERCREDI, le VINGTIÈME JOUR DE JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du bureau,
U. GARAND
Caissier.

Montréal, 24 avril 1888.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
- Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
- Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10-RUE DE BRESOLES-10
(BÂTIMENTS DES SŒURS) MONTREAL

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

A. F. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montreal

The London Illustrated News (édition américaine) journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Montréal, 21 Avril 1888.

AVIS est par le présent donné, qu'un dividende de TROIS ET DEMI (3½) POUR CENT sur le capital versé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque à Montréal, le 24 après VENDREDI, le PREMIER JOUR DE JUIN prochain.

Les livres seront fermés du 18 au 30 mai, les deux jours inclus.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires, aura lieu au Bureau de la Banque MERCREDI, le VINGTIÈME JOUR DE JUIN prochain, à UNE heure P.M.

Par ordre du Bureau,
(Signé) A. de MARTIGNY.
Caissier.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le seul journal français du genre en Canada.

"Bois pauvre pelerin, bois de cette eau, car elle est de St-Léon et guérit de tous maux."

MONTREAL, le 8 Mai 1888.

A. POULIN, ECR.
Gérant Cie d'Eau de St-Léon,
Montréal.

CHER MONSIEUR,
On me donne beaucoup de plaisir de constater que je me suis servi récemment de l'Eau de St-Léon (en suivant les directions imprimées) et j'en ai ressenti le plus grand bénéfice. D'après ma propre expérience je puis recommander consciencieusement cette Eau comme étant indispensable.

Bien à vous,
H. MACDIARMID

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,
ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉ PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 379.—ENIGME

Certain volatile banal
Qui dans l'onde barbotte et nage,
Dont à son profit maint journal,
En grand pratique l'élevage.

No 380.—LOGOGRIPHE

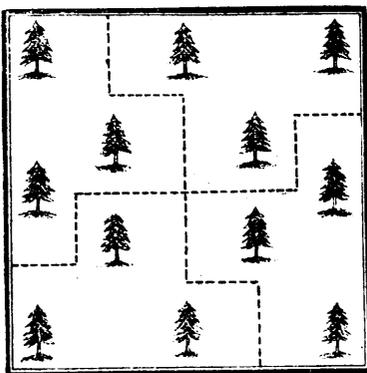
J'offre, sur mes Six pieds,
Ce dont sur Cinq, se montre
Flora qui des cahiers,
Des règles qu'on démontre,
Des leçons qu'on apprend,
Des leçons qu'on répète,
Facilement se prend
D'un dégoût qui l'hébète.

No 381.—CHARADE

Mon Premier, sans plumes, a des poils.
Mon Second, sans poils, a des plumes,
Mon Tout n'a ni poils ni plumes.

SOLUTIONS :

No 378.



ONT DEVINÉ :

Mme R. Roy, Ottawa ; F. X. C., L'Islet ; Paul LaBombard, H. G. St-Laurent, Québec ; Philéas Lapierre, Eugène Macchler, M. F. Giroux, A. Lamontagne, Montréal ; D. S. Goyette, Sherbrooke ; R. Lafontaine, Sainte-Anne ; B. Lettinville, Trois Rivières ; O. J. Lamoureux, St-Hyacinthe ; Louis P. Charlebois, Ottawa ; Mile C. Valoir, Stanislas Giroux, A. Bertran, Edmond Fournier, George Gauthier, Montréal ; F. D. Viger, St-Jean ; Sphiaux, Valleyfield.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.



CERTIFICAT

Montréal, 7 avril 1888.

Je soussignée certifie que les meilleurs médecins après m'avoir soignée de leur mieux pour le ver solitaire, leurs médecines ont toujours été sans effets : alors j'ai employé les remèdes de M. J. E. P. Racicot, No 1434, rue Notre-Dame en face de l'hôpital Notre-Dame, et que dans l'espace de trois heures j'ai passé le ver, et je conseillerais à qui que ce soit d'en faire usage s'il veut être guéri complètement.

(Signé.) Dame A. BOISVERT, 113 St-Dominique, Mile-End, Montréal.
J. E. P. RACICOT, 1434, rue Notre-Dame, Montréal, à l'Enseigne du Sauvage.

Les malades résidant à Québec trouveront tous les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph St-Roch, Québec.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

18489

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

LA
Meilleure des nourritures connues

POUR
RENFORCIR ET STIMULER

LISEZ :

- SIDEBOARDS en bois franc pour..... \$10.00
- SIDEBOARDS en vieux frêne pour..... 18.00
- SIDEBOARDS en cerisier pour..... 21.60
- SIDEBOARDS en noyer noir pour..... 24.30
- SIDEBOARDS en vieux chêne pour..... 29.70

N'achetez pas ailleurs avant d'avoir vu nos marchandises et nos prix. Une visite vous convaincra

Wm. KING & CIE.,
NO 652 RUE CRAIG

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
40 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Frank Leslie's Illustrated, le plus des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY K. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame
P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 20 JUIN PROCHAIN,

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK

Chaussures en Kid \$1.00



Grande vente de chaussures

PREMIERE COMMUNION

POUR GARÇONS ET FILLES

A TRES BON MARCHÉ

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

ST-CATHERINE

Chaussures en Kid \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 19 mai 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XVIII

Vous vous soutenez avec peine, madame, dit le gentilhomme à sa tremblante compagne. De grâce appuyez-vous davantage et ne craignez pas de me fatiguer.

Cette invitation fut faite avec une courtoisie parfaite, mais évidemment sans aucune intention de galanterie. Pauline le comprit ainsi et s'appuya, confiante, sur le bras de son protecteur. M. de Rieux reprit la parole au bout d'un instant :

—Je ne sais si je me trompe, madame, fit-il, mais votre faiblesse me semble croissante. Permettez-moi de vous donner un bon conseil. Renoncez, pour cette nuit, au plaisir que sans doute vous espérez trouver au bal de l'Opéra, et regagnez votre maison. Samedi prochain, vous vous dédommerez amplement de ce sacrifice.

—Je voudrais le pouvoir, monsieur, balbutia Pauline. Heureux, bien heureux ceux qui peuvent.

—On peut tout ce qu'on veut madame.

—Oui, mais quand on est libre, et je ne le suis pas.

—Qu'il soit donc fait selon vos désirs, répliqua le comte de Rieux, continuons notre chemin.

Le roulement sourd d'une voiture se fit entendre au bout de la rue, accompagné du trot boiteux de haridelles épuisées, les mèches fumeuses de deux lanternes brillèrent tant bien que mal dans la nuit derrière leurs vitraux craquelés et un grand fiacre dégingandé s'avança cahin-caha vers notre couple. Le cocher de ce fiacre, voyant sur le pavé un jeune homme luxueusement vêtu et une femme en élégant domino, s'empressa de s'arrêter et cria du ton le plus engageant :

—Voilà votre carrosse, mon prince... A vos ordres, ma belle dame. Montez, nous irons comme le vent. Les chevaux sont tout frais.

Pauline quitta le bras du comte de Rieux.

—Monsieur, lui dit-elle d'une voix très basse et très émue, je suis profondément reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi; je n'ai que trop abusé de vous; heureusement voici qu'il me devient possible de vous rendre votre liberté et je me reprocherais de vous être plus longtemps à charge. Merci, monsieur, merci mille fois, merci du fond du cœur, et adieu...

Le jeune comte s'inclina en répliquant :

—Je vous quitte, madame, puisque vous cessez d'avoir besoin de moi, mais je me serais fait un devoir de vous accompagner jusqu'au bout, si vous m'en eussiez exprimé le désir.

En même temps il ouvrit la portière du fiacre et Pauline monta, soutenue par lui.

—Où faut-il vous conduire, ma princesse? demanda le cocher.

—A l'Opéra, répondit M. de Rieux.

—Suffit! murmura l'automédon entré ses dents en fouettant ses rosses qui s'ébranlèrent lourdement. L'homme d'un côté, la femme de l'autre... On sait ce qu'on mène et ce qu'en vaut l'aune!

Le fiacre mit plus d'un quart d'heure à franchir la courte distance qui sépare le Palais-Royal de l'extrémité de la rue des Saints Pères. Il s'arrêta sur la place à cent pas du théâtre, dont une foule d'équipages encombraient le péristyle étincelant, et le cocher, descendant de son siège, encadra dans l'embrasure de la portière sa large figure bourgeonnée.

—Ma princesse, dit-il, il faut me payer avant de prendre la file, c'est le règlement qui le veut. Vous me devez une pièce de trente sous pour la course et je laisse le pourboire à votre générosité.

Pauline tressaillit; une nouvelle angoisse vint s'ajouter à toutes les angoisses qui déjà la tourmentaient! elle se trouvait sans argent, sa bourse était restée à l'hôtel, sur la cheminée de sa chambre à coucher!...

—Monsieur, balbutia-t-elle en devenant pourpre de confusion sous le velours noir de son masque, attendez-moi pendant une heure dans l'endroit où nous sommes, je reprendrai votre voiture en quittant l'Opéra et je vous payerai largement, soyez-

cette effroyable humiliation, restait muette, il ajouta :

—Tonnerre d'enfer, princesse d'occasion, nous allons rire! En route chez le commissaire!

Chez le commissaire! avait dit le cocher de fiacre.

Ces mots frappèrent au cœur la malheureuse femme! elle se vit par avance traînée dans un bureau de police comme la plus vile des créatures, elle, la marquise d'Hérouville! elle se vit forcée de montrer son visage, de déclarer son nom, d'expliquer les motifs de son déguisement; perdue, par conséquent, perdue sans ressource! A cette pensée, Pauline se sentit devenir folle.

—Attendez!... balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte.

Le cocher, qui déjà s'appropriait à remonter sur son siège, revint près de la portière.

—Payez-vous? demanda-t-il, je ne connais que ça! Si c'est oui, à la bonne heure, sinon, en route!

La marquise jeta sur elle-même un regard empreint du plus profond désespoir elle vit alors étinceler au sein des ténèbres transparentes les trois gros diamants enchâssés dans l'émail noir de son bracelet. Elle arracha ce bracelet avec une véritable fureur, avec une sorte de joie farouche, et elle le tendit au cocher en s'écriant :

—Prenez ce gage! Maintenant, je crois, vous pouvez m'attendre sans risque et vous ne devez plus avoir peur de perdre votre argent!

L'automédon, stupéfait, tourna et retourna dans ses grosses mains le précieux bijou.

—Ça brille joliment tout de même! murmura-t-il; qu'est-ce que ça peut bien valoir?

—Cinq cents louis, répondit Pauline.

Cinq cents louis! répéta le manant avec un rire d'incrédulité. Pourquoi pas un million tout de suite? je ne m'y connais guère, mais aussi vrai que je suis un brave homme, ces cailloux-là, ça doit être du faux. Enfin, au petit bonheur! faudrait ne guère avoir de chance pour que ça ne vaille seulement pas les trente sous et le pourboire.

Bref, je veux bien vous attendre pendant une heure. Je stationnerai près de la colonne que voici. Vous m'y trouverez en revenant..., si vous revenez.

Il ouvrit la portière. Pauline s'élança hors du fiacre, traversa rapidement la file des équipages, au risque de se faire écraser cent fois, arriva saine et sauve sous le vestibule, gravit le grand escalier dont elle avait foulé si souvent les tapis de haute laine, lorsqu'elle allait entendre avec son mari les partitions de Mozart, de Gluck, de Piccini ou de Rameau, et enfin elle se trouva au plus épais de la cohue des masques bigarrés, des costumes de toutes les formes, des dominos de toutes les couleurs qui remplissaient la salle, les couloirs et le foyer.

XIX

A la fin du dix-huitième siècle, le bal de l'Opéra n'offrait pas encore le spectacle des étranges et fantastiques saturnales dont on l'a vu depuis lors devenir le théâtre. Néanmoins Pauline fut saisie et comme aphyxiée dans le premier moment par l'atmosphère torride, par la lumière aveuglante, et surtout par le tumulte assourdissant formé des mille clameurs de la foule mêlée à la grande voix de l'orchestre. Le plus ardent



La marquise arracha de son épaule le nœud qui pouvait la faire reconnaître.

en sûr.

Le cocher fit entendre un ricanement prolongé.

—Halte-là, Lisette! s'écria-t-il. On ne m'en donne pas à garder! Je suis un vieux routier qui connaît les allures! je vous attendrai tant que vous voudrez, ma petite mère, mais faut me payer d'abord. C'est trente sous et le pourboire.

—Vous payer en ce moment m'est impossible, j'ai oublié ma bourse.

—En voilà une couleur, et une foncée, sacrebleu! répliqua l'automédon; mais je vous répète que ça ne prendra pas avec moi! Quand on est sans le sou on fait ses caravanes à pied! on n'arrête pas les fiacres honnêtes! Je veux mon argent! payez-moi donc et dépêchez-vous!

—Je le répète, monsieur, je ne puis vous satisfaire à l'instant, mais je jure de vous remettre dans une heure vingt fois la somme que vous me demandez. Je vous donnerai cent livres..., deux cents livres..., plus encore si vous l'exigez.

Le cocher frappa violemment du pied et fit un geste de menace.

—Des promesses! reprit-il ensuite, ça ne coûte rien, mille millions de charretées de diables, et ça ne rapporte pas davantage! je ne veux que mon dû, mais il me le faut tout de suite.

Et comme Pauline, écrasée sous le poids de

désir d'une femme honnête fourvoyée au milieu de cet inexprimable tohu-bohu, devait être de s'en échapper au plus vite, et Pauline se dit que lorsqu'elle pourrait quitter la salle de l'Opéra il lui semblerait sortir de l'enfer; en conséquence, elle fit appel à tout son courage et elle résolut de ne pas retarder d'une minute son entretien avec Lascars. La marquise connaissait la situation exacte de la loge portant le numéro 21, très proche voisine de celle dont la duchesse de Randan était titulaire; elle n'eut donc aucune peine à s'orienter dans les couloirs, et de sa main gantée elle frappa trois petits coups contre la porte, qui s'ouvrit à l'instant.

—Entrez, madame la marquise, dit la voix mordante du faux Cavaroc, et soyez la bienvenue... Je vous attendais avec impatience, mais sans inquiétude, car j'étais certain d'avance que vous me feriez la joie et l'honneur de vous rendre à mon invitation...

Pauline franchit le seuil, et la porte se referma derrière elle. Elle ne fut pas maîtresse de son émotion, et elle se laissa tomber sur un des sofas de velours rouge qui garnissaient le pourtour du petit salon.

—Pas de faiblesse, je vous en prie, ma chère Pauline, lui dit Lascars d'un ton sec, vous n'êtes point cette nuit chez la marquise de Langeac, où la surprise de revoir vivant et bien portant l'homme que deux fois vous avez cru mort pouvait justifier à mes yeux un grand trouble et même un évanouissement... Vous êtes venue de votre plein gré, sachant que vous alliez me trouver ici. Aucun malheur ne vous menace... remettez-vous donc et causez, puisque nous ne sommes réunis que pour causer, mais peut-être la chaleur vous semble-t-elle suffocante et cause-t-elle votre malaise... Voulez-vous que je fasse apporter de l'eau fraîche et des sirops à la glace, qui vous remettront sans doute?

Pauline fit un geste de refus.

—Ce sera l'affaire d'un instant, continua le baron avec insistance; acceptez je vous le conseille, car je crois que vous vous en trouverez bien!

—Je n'ai besoin de rien dit-elle avec hauteur, je ne désire rien, si ce n'est d'en finir au plus vite et pour toujours avec vous.

—Mordieu! madame, s'écria Lascars en riant, on ne vous accusera pas, du moins, de manquer de franchise!... l'expression de vos sentiments à mon égard est d'une netteté merveilleuse et ne laisse aucune place à l'ambiguïté.

—Eh! monsieur, répliqua madame d'Hérouville il ne s'agit point de mes sentiments... ils sont ce qu'ils peuvent, ce qu'ils doivent être, et depuis longtemps vous les connaissez, c'est de toute autre chose qu'il faut que je vous parle! savez-vous pourquoi je suis ici cette nuit, monsieur le baron de Lascars? dites, le savez-vous?

—Mais, à ce que j'imagine, répondit Roland, pour prendre connaissance des communications importantes dont il était question dans ma lettre, ce ne peut être que cela, car enfin le désir de me voir n'est certainement point le motif qui vous a fait quitter votre hôtel... je ne me permets à cet égard aucune illusion, croyez-le bien.

—Monsieur le baron, reprit la marquise, je suis venue pour déclarer ma volonté.

—Votre volonté! répéta Lascars d'un ton railleur, peste! vous avez donc une volonté, maintenant, ma chère Pauline! d'honneur, je ne m'en doutais pas, et je souhaite très fort la connaître.

—Vous la connaîtrez à l'instant même, car la voici, s'écria la marquise: je me révolte contre les tortures imméritées! je suis lasse d'une existence pire que la mort! je veux en finir avec la situation horrible qui fait de chacun de mes jours une longue agonie! je suis prête enfin à chercher dans la tombe la paix et le repos que je ne puis trouver dans la vie.

—En d'autres termes, répliqua le baron en ricanant, ne pouvant être veuve, vous me rendez veuf!... ne pouvant me tuer vous vous tuerez!

—Vous l'avez dit, je me tuerai!

—C'est une résolution regrettable, ma chère Pauline, infiniment regrettable, je le déclare, mais enfin je reconnais mon impuissance à vous empêcher de l'accomplir, et je vous avertis seulement qu'aussitôt après votre mort je ferai valoir mes droits et je réclamerai mon fils.

—Mon enfant entre vos mains! balbutia la mar-

quise avec une horreur indicible. Ah! jamais! non, jamais! c'est impossible!

—Et pourquoi donc cela, chère Pauline? répondit Lascars avec le diabolique sourire de Méphisto raillant Marguerite; en vérité, je ne saurais vous comprendre! où donc un fils peut-il être mieux que dans les bras de son père?

—Un père, vous! allons donc! s'écria Pauline en laissant éclater dans son geste, dans son regard l'indignation et le mépris qui remplissaient son âme.

—La colère vous égare, belle marquise, interrompit le baron en ricanant, et, si je ne vous arrêtais, vous outrageriez volontiers la vertu la plus pure, la vôtre, mais ce serait en vain, je ne vous croirais pas! votre fils aîné est bien mon enfant... il doit porter mon nom, il m'appartient de par la nature et de par la loi! mes droits sur lui sont sacrés et sont incontestables, personne au monde ne pourrait me les disputer, et le jour où je les ferai valoir, l'enfant devra me suivre à l'instant.

—Cela est faux!... répliqua Pauline, ces droits dont vous parlez si haut, vous les avez abdiqués vous-même.

—Comment?

—En vous faisant passer pour mort, afin de vous soustraire aux poursuites dont vous étiez l'objet! en m'abandonnant, moi, votre femme! en me laissant croire que j'étais veuve! Mais avant de quitter ce monde, je vous démasquerai, j'écrirai mon testament, je raconterai votre vie, vos trahisons, vos lâchetés, vos crimes, et dans ma prière suprême je demanderai à l'homme loyal et généreux dont je porte aujourd'hui le nom de se placer entre vous et le malheureux enfant que vous voulez perdre, mais que vous ne perdrez pas, je le jure!

Lascars haussa les épaules, et ses lèvres ébauchèrent un sourire.

—Tenez, murmura-t-il froidement, vous êtes folle!

—Peut-être le deviendrai-je, grâce à vous! répliqua Pauline, mais je conserverai jusqu'au bout assez de raison pour vous accuser, et le marquis d'Hérouville est puissant et fort!

—La loi est plus forte que lui! Toute sa puissance ne saurait aller contre le fait de notre mariage et de la naissance de notre enfant! mon fils est légitime, madame, vous l'oubliez trop! Le marquis d'Hérouville n'en pourrait dire autant du sien.

—Monsieur de Lascars, fit Pauline avec un dédain suprême, êtes-vous donc lâche au point d'insulter une femme!

—Est-ce ma faute à moi, madame, si la vérité vous insulte? répliqua le baron avec amertume; je dis la vérité, rien que la vérité! vous n'êtes pas, vous ne devez pas être la femme de M. d'Hérouville, puisque votre premier mari existe! c'est assez clair cela, ce me semble, et le nom de son père n'existe point pour lui!

Pauline cacha son visage dans ses deux mains. Lascars poursuivit:

—Vous m'accuserez, dites-vous, madame, de vous avoir abandonnée en me faisant passer pour mort! l'accusation est aisée, mais la preuve est difficile! Croyez-moi, madame, taisez-vous, car l'accusation dirigée contre moi se retournerait contre vous! si jamais la vérité se fait jour, à qui persuaderez-vous en effet votre bonne foi, baronne de Lascars! Est-ce ma faute, je vous le demande, si les magistrats d'Aix-la-Chapelle ont eu la sottise étrange de prendre pour moi je ne sais quel cadavre inconnu, et de l'enterrer sous mon nom! Ils ne me connaissaient pas, soit, mais vous, madame, vous me connaissiez! comment donc se fait-il que vous ayez gardé le silence quand il vous suffisait d'un seul mot pour dévoiler le mensonge ou l'erreur.

—Eh! balbutia Pauline, on m'a caché ce corps qu'on prenait pour le vôtre.

—Et vous, répliqua vivement Lascars, tendre et fidèle épouse, vous n'avez point voulu vérifier un fait qui devait vous offrir cependant quelque intérêt! vous avez dédaigné de dire un adieu suprême au malheureux cadavre que la terre allait recevoir! Le monde ne penserait-il pas, chère Pauline, que vous aviez hâte de vous croire veuve, et surtout de le laisser croire? Et n'aurait-il pas raison de le penser? La veuve du baron de Las-

cars, ruiné et poursuivi, pouvait en effet devenir promptement la femme du marquis d'Hérouville, heureux et millionnaire.

En entendant ces paroles insultantes, prononcées d'un ton moqueur, Pauline arracha son masque et montra son visage aux lignes si nobles et si pures, enflammé par une généreuse indignation.

—Ah! cria-t-elle d'une voix tremblante de colère, le monde mentirait, et vous le savez bien! cessez donc de m'outrager comme vous le faites, monsieur de Lascars, car si vil et si misérable que vous soyez, je serais restée pour vous une épouse fidèle et sans reproche, vous n'en doutez pas, et j'aurais respecté mieux que vous, jusqu'à la fin, ce nom que vous m'aviez donné, si ma ferme croyance à votre mort tragique ne m'avait déliée de mes serments à mes propres yeux, en paraissant briser les liens qui m'unissaient à vous.

Pauline se tut, suffoquée, haletante. Elle voulait parler encore, cependant, mais des sons indistincts s'échappaient seuls de son gosier contracté... elle ne pouvait plus. En présence de ces transports de cette indignation débordante, le calme et le sang-froid du baron, loin de se démentir, semblèrent augmenter.

—De grâce, madame la marquise, calmez-vous! répliqua l'infâme gentilhomme au bout de quelques secondes, à quoi bon ce grand courroux s'il vous plaît, et à qui diable en avez-vous donc? Je vous connais à merveille, soyez-en sûre, et ne songez guère à vous accuser d'avoir commis à bon escient le crime pendable de bigamie!... Je n'ai, ce me semble, rien dit de pareil! vous vous êtes crue veuve, je le sais, par conséquent libre et maîtresse de convoler en secondes nocces, et je respecte la conviction qui vous a fait agir. J'ai voulu simplement m'adresser à votre intelligence et vous démontrer que le rôle d'accusateur ne pouvait vous convenir, puisque le public, qui ne juge en général que sur l'apparence, trouverait non sans raison, que l'apparence est contre vous, et vous condamnerait bel et bien! Ai-je réussi, madame? êtes-vous convaincue?

Pauline baissa la tête, et garda le silence. Ce silence équivalait à un acquiescement.

—A la bonne heure! continua Lascars, voici que vous devenez raisonnable, et je m'en réjouis plus que je ne saurais dire... lorsque des deux côtés le calme régnera, tout ira pour le mieux et nous n'aurons aucune peine à nous entendre! déjà vous avez compris, j'en suis sûr, combien il est absurde de me jeter au visage des projets de suicide que je ne saurais prendre au sérieux. Donc, n'en parlons plus!... mettons également de côté, pour n'y point revenir, l'intervention du marquis d'Hérouville dans mes affaires de famille qui ne le regardent en aucune façon. Le marquis d'Hérouville ne peut se placer, à quelque titre que ce soit, entre mon fils et moi, et je le lui ferais cruellement sentir, s'il avait le malheur de l'essayer.

Lascars s'interrompit pendant une ou deux secondes, Pauline immobile et muette devant lui, n'avait point rattaché son masque, la pâleur de ses joues et de ses lèvres, la fixité de son regard, lui donnaient l'aspect d'une morte. Quand Lascars reprit la parole, il avait changé de ton, et sa voix ironique, impérieuse, presque menaçante tout à l'heure, était maintenant douce et caressante. Sa figure aux traits mobiles offrait une métamorphose non moins complète; la différence absolue de l'expression rendait ses traits presque méconnaissables. Ses yeux ne lançaient plus ces éclairs continus qui jaillissaient comme d'une nuée orangeuse de ses prunelles fulgurantes. Un sourire plein de bonhomie remplaçait sur ses lèvres le rictus méphistophélique dont elle avait l'habitude.

—En vérité, ma chère Pauline, murmura-t-il, c'est la fatalité qui s'en mêle, j'ai beau me sentir animé des intentions les plus conciliantes, je joue quand même et malgré tout, à votre égard, le rôle du méchant ogre des contes de fées, et chacune de nos rares entrevues est signalée par un ouragan! je ne suis point votre ennemi, cependant, je vous le jure, et vous en aurez la preuve.

—Vous n'êtes pas mon ennemi! s'écria Pauline.

—Non, certes!...

—Il m'est impossible de vous croire.

—Impossible, dites-vous!... pourquoi?

—Parce que le plus mortel ennemi ne se conduirait point autrement que vous le faites !

—Injustice des jugements des hommes !... déclara Lascars d'un ton fatal et mélancolique, vous choisissez pour m'accuser l'heure précise où je vous apporte le bonheur.

—Le bonheur, à moi !... et venant de vous !... répliqua Pauline avec une incrédulité manifeste. Allons donc !

—Vous doutez ? demanda Lascars.

—Je fais plus que douter... je nie.

—Et cependant rien n'est plus vrai, reprit le baron, car le bonheur, pour vous, c'est la liberté, et je viens vous rendre libre.

Madame d'Hérouville attacha sur son interlocuteur un regard chargé de défiance.

—Quel mensonge nouveau, quelle infamie nouvelle, se cachent sous la parole de cet homme ? murmura-t-elle d'une voix très basse et comme se parlant à elle-même.

Lascars entendit néanmoins, ou plutôt il devina.

—Ma chère Pauline, dit-il en souriant, vous avez de moi l'opinion la plus déplorable, et je ne saurais vous en blâmer, car j'ai sur la conscience bien des torts, mais peut-être serez-vous disposée à mieux accueillir l'assurance du bon vouloir qui m'anime, quand vous saurez que mon intérêt personnelle se trouve en jeu tout comme le vôtre dans la petite transaction qu'il me reste à vous proposer.

—Il s'agit d'un marché ? s'écria Pauline.

—Un marché ! le mot est dur ! répondit Lascars, mais, comme après tout, il a le mérite d'être exact, je l'accepte faute de mieux.

—Parlez donc ! reprit vivement la jeune femme, et si ce marché est déshonorant pour celui qui le propose et pour celle qui l'accepterait, je croirai sans doute à votre franchise.

—A quoi bon ces vaines injures ? s'écria Roland avec impatience, je vous prévins qu'elles ne m'atteignent pas, ou tout au moins qu'elles glissent sur moi sans me blesser... je les dédaigne et je vais droit au but. Je viens proposer un échange.

—Un échange entre nous ?

—Oui.

—Je ne vous comprends pas.

—Je me ferai comprendre, mais commençons par établir nettement la situation, de manière à ce qu'aucune ambiguïté ne puisse exister entre nous. Mes droits sur vous et sur notre enfant sont incontestables et je n'aurais qu'à les faire valoir pour vous réduire au désespoir et vous pousser aux extrémités les plus funestes. M'accordez-vous cela, madame la marquise ?...

—Je vous accorde que vous tenez mon malheur en vos mains, répondit Pauline avec amertume.

Lascars poursuivit :

—Aussi longtemps que vous m'avez cru mort vous avez été parfaitement heureuse... eh ! bien, il dépend de moi de vous rendre pour toujours un bonheur qui fut le vôtre pendant quelques années.

Pauline garda le silence.

—Il faudrait pour cela ma mort, telle est votre pensée, continua le baron, je suis de votre avis, mais rien ne ressemble plus à la mort que l'absence éternelle, et à ce propos j'aborde le terrain sur lequel nous allons vraisemblablement nous entendre.

Madame d'Hérouville fit un geste qui voulait dire, dans sa muette éloquence :

—J'écoute... hâtez-vous !...

Lascars ne mit point à l'épreuve la patience de Pauline.

—Ma chère marquise, reprit-il, je suis pauvre et vous êtes riche ; il importe de bien poser ces prémisses.

—Vous, pauvre ;... interrompit la jeune femme, ce n'est point ainsi que madame de Langeac parle de vous... vous êtes revenu des Indes, dit-elle, rapportant des richesses immenses.

—Madame de Langeac ne fait que répéter, avec une complaisance et une bonne foi dignes d'éloge, un petit roman dont je suis l'auteur, roman très utile et même indispensable pour me faire accepter dans le grand monde parisien sous le faux nom de Cavaroc que j'ai cru devoir prendre par égard pour vous.

—Mais, balbutia Pauline, ce train de maison qui est le vôtre, ce luxe oriental dont vous vous entourez... cette apparence de richesse.

—Apparence est le mot ! répliqua Lascars, ma

richesse n'a rien de sérieux. Mon luxe lui-même peut éblouir, mais il ne supporterait pas l'examen, je vis en grand seigneur, c'est vrai, mais sur le crédit que personne ici ne refuse à l'homme qu'on croit millionnaire, j'éblouis mes fournisseurs par de belles paroles, mais je vous certifie qu'aucun d'eux ne connaît la couleur de mon argent... cela pourrait durer ainsi pendant quelques semaines, ou quelques mois au plus... puis, un beau jour, la défiance s'éveillerait, l'armée des créanciers prendrait les armes, et la débâcle ne se ferait point attendre... j'ai de l'expérience, ma chère Pauline, et je sais personnellement de quelle façon les choses se passent... or, je ne suis plus assez jeune pour trouver ces choses là charmantes et je veux les éviter à tout prix.

Après un silence d'une ou deux secondes, destiné sans doute à donner à la marquise le temps de se bien graver dans l'esprit ce qu'elle venait d'entendre, Lascars continua :

—D'ailleurs il y a urgence ! je dois aviser sans retard, car d'une heure à l'autre, la situation peut devenir pour moi difficile, impossible même, je suis arrivé à Paris avec quelque vingt-cinq ou trente mille livres amassées à grand-peine, j'ai voulu follement doubler ces humbles capitaux, les tripler, les décupler, par la toute-puissante vertu du roi de cœur et de la dame de pique... la dame de pique et le roi de cœur m'ont trahi !... j'ai joué, j'ai perdu, je suis à sec. Vous me regardez d'un air étonné ! reprit Lascars après une nouvelle interruption, vous ne devinez pas encore très bien pourquoi je vous dis tout cela, patience, ma chère marquise, m'y voici. Je ne suis en aucune façon l'homme des goûts simples et des aspirations modestes, la médiocrité me tue, il me faut pour vivre tous les raffinements du luxe, tous les enivremments d'une large opulence, il me faut des millions, et ces millions, je les aurai, j'en suis sûr, car je sais où les conquérir. Ici redoublez d'attention. Il existe dans le nouveau monde une contrée rocheuse et stérile où la terre brûlée par les feux du soleil ne nourrit qu'à grand-peine une végétation rachitique, cette terre, si pauvre en apparence, est en réalité la plus riche du monde entier ! c'est la terre de l'or ! partout ses flancs arides recèlent le précieux métal. Les rochers contiennent de l'or, les torrents roulent des cailloux d'or et le sable lui-même recèle des paillettes d'or innombrables. Ce secret m'a été révélé par un vieux matelot rencontré dans mes voyages et que la mort a surpris au moment où il allait repartir pour ce féérique pays qu'il avait découvert et d'où il serait revenu plus riche à lui seul que tous les rois de l'Europe. Je me suis juré de mener à bonne fin la tâche que le vieux matelot voulait entreprendre, et de réaliser pour mon propre compte son rêve magnifique. J'irai donc au pays de l'or, et j'exploiterai sur une échelle immense ces mines qui n'ont pas même pris la peine de se cacher, comme leurs sœurs, dans les entrailles de la terre, et semblent appeler la main de l'homme pour lui prodiguer leurs trésors. Je suis prêt à faire voile vers ces lointains climats à la tête d'une bande de hardis compagnons à qui j'ai promis la fortune, qui m'ont cru sur parole, et pleins de confiance en mon étoile, me suivront jusqu'au bout du monde. Une fois par delà les mers, l'aventure à laquelle je veux consacrer ma vie ne peut avoir que deux issues, le succès ou l'avortement. Le pays de l'or est plein de dangers ; je succomberai peut-être sous les morsures d'un soleil inclément, peut-être périrai-je dans les luttes quotidiennes qu'il faudra soutenir contre les bêtes fauves, les reptiles et les Indiens ; peut-être mes ossements blanchiront-ils sans sépulture, sur une couche de sable d'or ! Si je réussis, au contraire, si je parviens à conquérir les immenses richesses qui me fascinent et qui m'attirent, j'achèterai là-bas, à beaux deniers comptant, dans quelque féérique contrée de l'Orient, cette terre natale de toutes les voluptés, de tous les luxes, de toutes les jouissances, j'achèterai, dis-je, une province de quinze ou vingt lieues carrées, bien peuplée, fertile en odalisques et en bayadères, et je me donnerai le plaisir d'être sur mes vieux jours un peu roi, ou pacha tout au moins. Dans tous les cas, et quoi qu'il arrive, que je réussisse ou que j'échoue, que je trouve au bout de mon voyage une couronne ou une tombe, vous ne me reverrez plus, vous n'entendrez plus prononcer mon nom, vous serez

enfin, ma chère Pauline, à jamais délivrée de moi. Vous voyez que l'avenir, si sombre pour vous il y a une heure, peut devenir encore lumineux, puisque ma mort ou mon absence éternelle vous donnera la seule chose qui manque à votre bonheur, le veuvage.

Lascars se tut. Après un court instant de silence, madame d'Hérouville prit la parole à son tour.

—Pourquoi vous arrêtez-vous ? demanda-t-elle.

—J'ai tout dit.

—C'est impossible ; je viens de vous écouter avec une religieuse attention et je n'ai compris, je l'avoue, ni le but de votre récit, ni le rapport direct ou indirect de vos projets d'avenir avec l'échange dont vous m'avez parlé tout à l'heure et que vous devez me proposer.

XX

—Vraiment, ma belle marquise, dit Lascars en souriant, vous n'avez pas compris ce rapport ?

—Non, en vérité !

—De vives préoccupations, sans doute, enlèvent cette nuit à votre intelligence la meilleure partie de sa lucidité habituelle, reprit le baron, je vais donc mettre les points sur les i, puisque vous m'y contraignez... Quoi qu'en dise un vieux proverbe, *vouloir et pouvoir*, par malheur, sont loin d'être la même chose. Ainsi, je brûle du désir de m'expatrier et d'aller conquérir au pays de l'or une opulence nécessaire à ma vie, mais il existe certains obstacles matériels qui peuvent entraver absolument la réalisation du plus ardent de tous mes vœux, et je compte sur vous, ma chère Pauline, pour anéantir ces obstacles.

—Quels sont-ils ? demanda madame d'Hérouville d'une voix tremblante.

—Eh ! mon Dieu, ce sont les mêmes qui neuf fois sur dix, en ce bas monde, font avorter les grandes choses, je veux dire l'absence presque absolue du métal qu'un homme de génie a nommé *le nerf de l'intrigue et de la guerre*.

—Il vous faut de l'argent, s'écria Pauline.

—Naturellement, puisque j'en manque.

—Il vous en faut beaucoup.

—Cela dépend du point de vue auquel on se place pour examiner cette question. La somme qui m'est nécessaire, quoique assez ronde en elle-même, n'est qu'une goutte d'eau comparée à certaines fortunes.

—Le chiffre ? demanda madame d'Hérouville avec une fiévreuse impatience, le chiffre ?

—Vous comprenez, ma chère Pauline, répondit Lascars, que je serais un fou si, au moment de me lancer dans une entreprise gigantesque, je n'avais pas tenu à me rendre compte des plus petits détails de cette entreprise. J'ai tout vu, tout examiné, tout calculé par moi-même, et j'ai soumis les moindres dépenses au contrôle d'une rigoureuse économie ; or, voici le résultat de mes calculs. J'emmène vingt-cinq hommes avec moi... Chacun de ces gaillards doit recevoir une forte avance avant de se mettre en route, afin de payer quelques dettes et de s'équiper de pied en cap, il me faut en outre nolisier un navire au Havre, le charger d'approvisionnements de toutes sortes et d'outils de toute espèce. Il me faut enfin l'argent nécessaire pour parer aux plus pressantes éventualités, dans le pays lointain où nous débarquerons, avant d'avoir trouvé les gisements aurifères.

—Le chiffre ? répéta Pauline avec une manifeste expression d'angoisse. Au nom du ciel, dites-moi le chiffre ?...

—Rassurez-vous, marquise, il ne dépasse pas deux cent mille livres... répondit nettement Lascars.

Madame d'Hérouville tressaillit de tout son corps et attacha sur le misérable un regard effaré.

—Mon Dieu, oui, continua le baron, pas davantage ! une bagatelle ! et en échange de cette bagatelle, je vous rends votre liberté, m'engageant par les serments les plus solennels à ne reparaitre de ma vie, non-seulement à Paris, mais en France, non-seulement en France, mais en Europe, et, dussé-je exister cent ans encore, à ne jamais vous donner de mes nouvelles. Vous le voyez, je ne vous trompais pas en affirmant que cet échange est tout entier à votre avantage.

—Deux cent mille livres!... répéta Pauline d'une voix presque éteinte.

—Vous trouvez mes prétentions trop modestes, n'est-il pas vrai? Il est certain que vous valez mille fois plus, mais ma modération m'impose la loi de ne vous demander que le strict nécessaire. Seulement, ce nécessaire, il ne faudra pas me le faire attendre.

—Mais alors, balbutia la marquise. alors, je suis perdue!...

—Perdue! et pourquoi donc? je ne vous comprends guère.

—Vous savez bien cependant à quel point il m'est impossible de me procurer deux cent mille livres.

—Impossible! avec une fortune comme la vôtre! à qui diable espérez-vous persuader cette folie?

—Vous parlez de ma fortune!... vous!... vous, baron de Lascars!

—Pest! je le crois bien que j'en parle! Elle s'élève à plus de cent mille écus de rentes, chiffre assez princier, ce me semble?

—Cette raillerie est cruelle, car vous n'ignorez pas que je ne possède rien.

—Le marquis d'Hérouville, votre très cher époux, possède six ou sept millions, et, dans un ménage uni comme le vôtre, ce qui appartient au mari appartient également à la femme.

Pauline se torait les mains.

—Eh! s'écria-t-elle, est-ce que je peux demander à M. d'Hérouville la somme que vous exigez de moi?

—Non, morbleu! ce serait absurde puisqu'il faudrait en même temps révéler au marquis le secret que vous tenez par-dessus tout à lui cacher! mais il est d'autres moyens de réaliser l'argent nécessaire.

—D'autres moyens! vous en connaissez?

—Sans doute, j'en connais... Ah! ma chère Pauline, combien vous avez l'imagination peu fertile en ressources! parole d'honneur, vous me remplissez d'étonnement. Comment un maître tel que moi a-t-il pu former une aussi médiocre école? En vérité, c'est à n'y pas croire... Mais, pour en revenir à ce qui nous occupe, oubliez-vous que le soir de notre rencontre chez la marquise de Langeac vous portiez dans vos cheveux, sur vos épaules et à vos poignets un demi-million de diamants...

—Ces diamants! balbutia-t-elle, ils ne m'appartiennent pas.

—En êtes-vous bien sûre, ma chère, s'écria Lascars avec une ironique incrédulité, à qui donc appartiennent-ils, s'il vous plaît?

—Ce sont des bijoux de famille qui se transmettent, comme un héritage sacré, de génération en génération; chacune des marquises d'Hérouville m'en est que la dépositaire.

—Eh! bien, répliqua le baron, grâce à cet héritage, la dernière marquise d'Hérouville conservera son titre et son rang, et ces brillants cailloux, inutiles jusqu'ici, vont pour la première fois sauver l'honneur de l'illustre maison dont ils n'avaient encore servi que la vanité...

—Prétendez-vous donc que je vous donne ces diamants? s'écria Pauline frémissante.

—Oh! pas le moins du monde! Je les refuserais si l'idée vous venait de me les offrir! Je ne veux que deux cent mille livres, je vous l'ai déjà dit. À quoi me serviraient des pierreries dont la présence entre mes mains pourrait nous compromettre tous deux? Vendez ou engagez vous-même, ma chère Pauline, jusqu'à concurrence de la somme dont j'ai besoin, remettez moi cette somme, je me déclarerai satisfait et je hâterai mon départ.

—Vendre, engager, répéta Pauline avec une stupeur manifeste.

—Eh! oui, morbleu! c'est une chose qui se fait tous les jours! N'avez-vous jamais entendu dire que les plus grandes dames, quand, à la suite de folles dépenses, il leur arrive un moment de gêne, portent leurs pierreries en gage chez les juifs ou chez les lor bards, et ne se croient en aucune façon dé-honorés pour cela.

—Ce que font ces grandes dames, elles ont le droit de le faire, répliqua Pauline, elles usent de ce qui est à elles. Je ne puis suivre leur exemple, car, je vous le répète, les diamants de la maison d'Hérouville ne sont point à moi... En disposer serait commettre un vol.

Lascars haussa les épaules.

—En vérité, ma chère enfant, vous me faites pitié! dit-il d'un ton de profond dédain, tout vous épouvante, tout vous arrête, tout est pour vous obstacle et précipice! Je vous demande la chose du monde la plus simple et la plus facile, je vous offre les moyens de vous tirer d'une situation qui doit vous être effroyablement à charge... Vous refusez... tant pis pour vous. Ne vous en prenez qu'à vous seule, désormais, des conséquences de votre obstination, et ne vous étonnez point si j'essaie de traiter directement avec M. d'Hérouville l'importante affaire que, malgré toute ma bonne volonté, je n'aurai pu réussir à traiter avec vous.

Pauline devint pâle comme un masque de cire vierge.

—Vous parlez de M. d'Hérouville, murmura-t-elle, ai-je bien entendu?

Lascars fit un signe affirmatif.

—Auriez-vous vraiment l'audace de vous adresser à lui? continua la malheureuse femme.

—Eh! je suis l'homme de toutes les audaces, ma chère enfant! Vous le savez depuis longtemps. Le marquis aura ma visite, il l'aura dès demain.

—Mais, que lui direz-vous?

Lascars hésita pendant la dixième partie d'une minute, puis il prit brusquement son parti, et jugeant sans doute inutile de se contraindre davantage, il répondit avec un cynisme, non-seulement de parole, mais du geste et d'accent:

—Ce que je lui dirai? morbleu, tout simplement ceci: "Monsieur le marquis, je suis le baron de Lascars, votre serviteur, parfaitement vivant et bien portant, comme vous voyez. Votre femme est ma femme... l'aîné de ses fils est mon fils... je réclame mon bien et je vous somme de me le rendre à l'instant, à moins que vous ne teniez infiniment à le conserver, auquel cas, je pourrai m'entendre avec vous, et me désister de tous mes droits moyennant une transaction convenable..."

—Ah! s'écria Pauline que l'indignation et le mépris envahissaient au point de lui faire oublier l'immense péril de sa situation, vous êtes encore plus lâche et plus misérable que je ne le croyais! Et cependant, Dieu m'en est témoin, je vous savais bien lâche et bien misérable! Vous un gentilhomme, allons donc! vous ne valez pas un laquais! Monsieur le baron de Lascars, vous êtes un infâme!

Roland na sourcilla point sous le coup de fouet de cette sanglante injure qu'il accueillit par un éclat de rire.

—La colère vous sied à merveille, ma belle marquise! répliqua-t-il, vos yeux ressemblent à des diamants noirs, vos joues à des roses épanouies, et vous voilà, parole d'honneur, plus charmante qu'à dix-huit ans...

—Infâme... infâme... répéta Pauline.

—Infâme tant que vous voudrez, continua le baron, j'accepte volontiers le mot et la chose quand une infamie doit me rapporter plus qu'un demi-cent de bonnes actions. Cette infamie, d'ailleurs, de quel droit me la reprochez-vous?

—Comment, de quel droit,

—Eh! sans doute, car enfin n'est-ce pas vous qui me contraignez à la commettre en refusant avec un absurde entêtement de suivre les conseils qui pourraient tout sauver! Je vous l'ai dit et je vous le répète, je veux quitter la France et l'Europe... il me faut de l'argent, et, pour me procurer cet argent, je n'ai pas le choix des moyens.

Pauline baissa la tête sans répondre. Lascars continua très froidement:

—Notre entrevue ne pouvant désormais amener aucun bon résultat, il me paraît au moins superflu de la prolonger davantage. Je vais donc prendre congé de vous, madame la marquise, en vous témoignant mes plus vifs regrets de vous avoir inutilement dérangée cette nuit... J'aurai du reste bientôt l'honneur de vous revoir à l'hôtel d'Hérouville.

Ayant ainsi parlé, le baron salua la marquise et ce qu'en terme de théâtre on appelle une fausse sortie, c'est-à-dire qu'il se dirigea vers la porte de la loge, mais avec l'intention bien arrêtée de n'en point franchir le seuil, et se croyant certain d'avance que Pauline ne le laisserait point s'éloigner. Il avait raison de le croire. Au moment où il écartait la draperie de velours et où il appuyait sa main sur le bouton de cristal, madame d'Hérouville fit un mouvement brusque et balbutia:

—Monsieur de Lascars...

Roland revint aussitôt vers Pauline.

—Vous me rappelez? demanda-t-il. La jeune femme, anéantie par des émotions successives, se laissa tomber sur l'un des sofas qui formaient avec de grandes glaces tout l'ameublement du petit salon. Elle semblait près de se trouver mal.

—Oui, répondit-elle du geste plutôt que des lèvres.

—Je suis à vos ordres, madame, et j'attends... dit le baron.

Depuis un instant le visage de la marquise était redevenu livide. Elle fit sur elle-même un effort si violent qu'un léger nuage pourpre remonta de son cœur à ses joues.

—Monsieur de Lascars, murmura-t-elle d'une voix faible comme un souffle, avant que vous ayez passé le seuil de l'hôtel d'Hérouville j'aurais cessé de vivre, mais comme ma mort causerait une immense douleur à l'homme que j'aime et que je respecte le plus en ce monde, et qu'à tout prix, même au prix de ma vie, je lui veux éviter ce désespoir, j'imposerai silence à la voix intérieure qui me défend de vous obéir, et je ferai la honteuse action que vous attendez de moi.

—Vous engagez les diamants? s'écria Lascars radieux.

—Oui.

—A la bonne heure! J'aime à vous entendre parler ainsi!

—Je savais bien que vous étiez une femme de trop de sens et de trop d'esprit pour ne pas écouter la voix de la raison, mais quand on a pris une résolution sage, il ne faut jamais en retarder l'accomplissement. Je vous conseille donc d'agir dès demain... Voyons, ma chère, est-ce convenu?"

—Je vous ai déjà dit que j'obéirais, répondit la jeune femme, mais il existe une grave difficulté que vous n'avez pas prévue.

—Ah! par exemple, répliqua le baron, voilà qui m'étonne outre mesure, car d'habitude je prévois tout. Cette difficulté quelle est-elle?

—La voici: je ne connais personne à qui je puisse m'adresser, car le joaillier de M. d'Hérouville, si j'avais l'imprudence de recourir à lui, croirait sans aucun doute remplir un devoir en trahissant mon secret et le révélerait au marquis.

Lascars eut un sourire aux lèvres.

—Ma chère enfant, dit-il ensuite, vous vous faites de votre serviteur l'idée la plus fautive et vous ne l'estimez point à sa juste valeur! On ne me prend jamais sans vert! L'homme qu'il vous faut est déjà trouvé. C'est un bon vieux petit juif, d'apparence souffreteuse et mesquinement vêtu. En le voyant, vous le croirez pauvre comme Job et cependant il dispose d'assez d'or pour acheter s'il voulait les diamants de la couronne et les payer comptant. Il se présentera demain chez vous à l'heure qui vous conviendra, sous le prétexte de vous offrir des parures... Vous lui montrerez vos écrins et, en échange de quelques colliers et de quelques bracelets, il vous remettra la somme de deux cent mille livres dont il sera porteur... Je me hâte d'ajouter que Samuel Love est l'homme le plus accommodant de ce bas monde, et que moyennant d'honnêtes intérêts, payés d'avance, il vous accordera terme et délai pour retirer vos bijoux d'entre ses mains, dussiez-vous lui demander deux ans, trois ans, quatre ans, et même davantage... Eh bien! qu'en pensez-vous, madame la marquise, et vous semble-t-il présentement que tout cela soit mal arrangé?

Pauline, la tête inclinée et le regard morne semblait absorbée dans de profondes réflexions. Au bout de quelques secondes elle releva la tête et fixa les yeux sur Lascars.

—Tout cela est impossible! répliqua-t-elle d'une voix sourde.

Le baron tressaillit et son visage exprima l'étonnement, presque la colère.

—Que signifie ce caprice imprévu? s'écria-t-il avec une intonation menaçante, comment ce qui tout à l'heure était décidé se trouve-t-il impossible!... voyons, parlez, expliquez-vous!

(A suivre)

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication d'un grand roman nouveau rempli d'émotions poignantes, de récits mouvementés et de scènes pittoresques d'une infinie variété.